

HORUS
ET
SAINT GEORGES

D'APRÈS
UN BAS-RELIEF INÉDIT DU LOUVRE

Notes d'archéologie orientale et de mythologie sémitique

PAR
CH. CLERMONT-GANNEAU

AVEC PLANCHE ET GRAVURE

Extrait de la REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PARIS
AUX BUREAUX DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER et C^e
Quai des Augustins, 33

—
1877





HORUS ET SAINT-GEORGES,
d'après un bas-relief inédit du Louvre.

HORUS ET SAINT GEORGES

D'APRÈS UN BAS-RELIEF INÉDIT DU LOUVRE

Notes d'archéologie orientale et de mythologie sémitique

I

J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de l'Académie (1) la photographie et l'estampage sommaire d'un monument qui appartient aux collections égyptiennes du Louvre et qui m'a paru offrir un intérêt considérable. Ce monument, d'une basse époque et d'une exécution barbare, ne semble pas avoir jusqu'à ce jour attiré l'attention des savants, bien qu'il soit au Louvre depuis une *douzaine d'années* (2).

Il est placé au bas de l'armoire D, dans la salle des Dieux; il ne porte pas de numéro d'ordre et n'est pas mentionné dans les Catalogues.

J'ai pu, grâce à l'obligeance de M. Pierret, conservateur du Musée égyptien, examiner de près ce morceau dont l'aspect m'avait vivement frappé, et j'ai obtenu l'autorisation d'en faire exécuter la reproduction que voici (3).

C'est un bas-relief, ou, pour parler plus exactement, un fragment de bas-relief en grès, haut actuellement de 0^m,48 et reproduisant une scène de la mythologie égyptienne bien connue par les textes et les monuments figurés : *le combat d'Horus contre Set ou Typhon*.

Mais ici cette scène est traitée d'une manière tout à fait extraordinaire et avec des détails d'un caractère exceptionnel, qui en font tout le prix.

Horus est représenté, comme d'habitude, sous la forme d'un homme à tête d'épervier; seulement — et c'est ce qui constitue la principale singularité du monument — le dieu est *à cheval*.

Le cavalier hiéracocéphale, vu de profil, a un costume tout mili-

(1) Note lue devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres (séances des 8 et 15 septembre).

(2) Acquisition Delaporte.

(3) V. planche XVIII.

taire; il porte, comme les officiers supérieurs de l'armée romaine, le *paludamentum* d'ordonnance qui, attaché sur l'épaule droite, retombe en une pointe triangulaire sur la cuisse gauche et cache une cuirasse, ou une cotte de mailles, dont on distingue encore un bout sur la hanche droite; la jupe courte de la tunique est recouverte de plusieurs rangs de lambrequins imbriqués. La jambe et le pied sont nus. Pas d'étriers.

De la main gauche, le cavalier tire sur la rêne gauche du cheval qui, placé de profil comme lui, mais obéissant à l'appel du mors, tourne la tête de manière à faire face au spectateur.

De la main droite levée plus haut que sa tête, Horus tient presque verticalement une lance dont il enfonce le fer (*hamatum*) dans le cou d'un crocodile également vu de profil, engagé entre les quatre jambes du cheval et tourné dans le même sens que lui.

La monture est richement harnachée; une *postilena* et une *antilena* ornée de phalères en guise de pendeloques, maintiennent un *ephippium* assujetti par une sangle qui passe sous le ventre de l'animal.

A gauche s'élève un montant mouluré qui ne devait pas servir précisément d'encadrement, car il ne se continue point sur le bord horizontal inférieur et il s'écarte sensiblement de la verticale représentée par le bord latéral extérieur d'équerre avec le bord inférieur. Il est difficile de dire ce que ce montant, incliné en dedans, devenait au bord supérieur, tout le haut du monument ayant été brisé ainsi que la partie de droite. Il est plus que probable qu'il devait se répéter symétriquement à droite. Faut-il y voir, malgré l'absence de piédestal et l'aspect de la moulure, un pilastre soutenant le fronton d'un petit édicule conventionnel?

Une particularité à noter c'est que ce bas-relief est travaillé complètement à jour; le fond sur lequel se détachent les figures est constitué par des claires-voies à travers lesquelles passe la lumière. Peut-être est-ce pour remédier à l'affaiblissement produit par ces vides que le sculpteur a imaginé de faire circuler, entre le cadre et le sujet, là où les évidements étaient trop considérables, une sorte de tige ornementale d'apparence sarmenteuse qui commence à l'extrémité de la gueule du crocodile et monte jusqu'à la tête du cheval.

Cette tige sinueuse devait se prolonger au-delà, car on en distingue encore un fragment adhérent au bras droit d'Horus (1). Ce

(1) Peut-être faut-il y voir un souvenir de la chaîne à laquelle Typhon est souvent

bras et un morceau de lance, brisés antérieurement, ont été recollés. Le bras gauche est endommagé. La rêne droite, la jambe droite de derrière du cheval et sa queue, ainsi que celle du crocodile, ont complètement disparu. Le bec de l'épervier est légèrement ébréché. Il se pourrait que la tête d'épervier ait été surmontée de la double couronne, coiffure ordinaire d'Horus : une cassure au raz de la tête d'oiseau autorise cette conjecture dans une certaine mesure.

L'épaisseur du bas-relief, six centimètres, est considérable si l'on songe au procédé de sculpture adopté et aux difficultés de l'exécution.

Cet effet de claire-voie est évidemment intentionnel : le bas-relief ajouré, disposé à la manière des balustrades du moyen âge, devait se détacher sur un fond sombre, modelant vigoureusement les masses pleines dont l'épaisseur exagérée disparaissait dans l'ombre. La face postérieure est absolument brute ; elle n'était donc pas destinée à être exposée aux regards ; on y a seulement ménagé un grossier rebord d'un centimètre environ de saillie, pour faciliter, apparemment, l'encastrement ou le scellement de la plaque.

II

Comme je l'ai dit en commençant, la signification de la scène n'est pas douteuse : l'assimilation d'Horus à l'épervier, et de Set au crocodile, est un fait absolument certain et dont il serait oiseux de refaire la démonstration.

L'antagonisme, sous ces formes respectives, des deux divinités rivales qui, jusqu'aux derniers temps, ont divisé l'Égypte en deux camps opposés est également attesté par de nombreux témoignages. Un curieux passage d'Élien est tout à fait topique sur ce point : il nous apprend que les Tentyrites adoraient les éperviers, tandis que les Coptites, qui adoraient les crocodiles, crucifiaient les éperviers ennemis de ceux-ci.

Ce renseignement est complété par Pline, d'après qui les adorateurs d'éperviers de Tentyra faisaient une guerre acharnée au crocodile, qui fuyait jusqu'à leur odeur.

Plusieurs monuments nous montrent Horus, à pied ou en bateau, perçant de sa lance Set sous la forme d'un homme, d'un hippo-

attaché dans cette scène, à laquelle ressemble tant celle du Christ *enchaînant la Mort* et la perçant d'une lance dont la hampe est surmontée de la *croix*. Cependant la présence de volutes rudimentaires indiquerait plutôt un simple rinceau.

tame, du serpent Apep, etc. (1). L'introduction du cheval dans ce combat surprendra certainement tous ceux qui se rappellent le rôle absolument nul de cet animal dans la mythologie égyptienne.

Cependant l'association du cheval à Horus — association tardive bien entendu — avec le crocodile comme corrélatif, dans le combat typhonien, me semble déjà indiquée, à mots couverts, par deux passages jusqu'ici fort obscurs du traité de Plutarque sur Isis et Osiris.

Osiris, au moment où son fils Horus se prépare à le venger en combattant Typhon, demande à Horus *quel animal il pense devoir être le plus utile pour le combat.*

C'est le cheval, répond Horus. Sur quoi, Osiris s'étonne, demandant pourquoi *le cheval* et non *le lion*. Horus dit alors que le lion est utile à qui a besoin d'aide, mais que le cheval permet de διασπάσαι (2) et de tuer l'ennemi qui fuit : Ἴππος δὲ φεύγοντα διασπάσαι καὶ καταναλῶσαι τὸν πολέμιον. Or c'est surtout pour échapper à la poursuite d'Horus que Set prend la forme du crocodile, comme nous l'apprend ailleurs Plutarque lui-même : Ὁ Τυφὼν τὸν Ὀρον ἀπέδρα κροκόδειλος γενόμενος.

Il est à remarquer justement que, sur le bas-relief, le crocodile ne fait pas tête à Horus et à sa monture; il leur tourne le dos; il n'y a donc pas de combat réel. Le monstre, placé dans le même sens que le cheval qui le foule aux pieds et même le dépasse un peu, vient évidemment d'être rejoint par l'adversaire agile devant lequel il fuyait, et c'est par derrière que le frappe la haste d'Horus.

On ne saurait, il faut l'avouer, souhaiter un commentaire plus littéral du texte de Plutarque.

III

Il est impossible, à mon sens, de ne pas être frappé à première vue de l'extrême ressemblance qu'offre ce bas-relief, unique en son genre, avec les plus anciennes représentations de saint Georges trans-

(1) La lance paraît être l'arme spéciale d'Horus, car sur un bas-relief de Karnak on le voit apprendre à Touthmès III à se servir de la lance, tandis que Set lui enseigne à tirer de l'arc.

(2) Διασπῆω a les sens de *distrahere, divellere, dirimere*; le traducteur latin le rend, dans l'édition Didot, par *rumpere (hostem)*; il se pourrait que ce fût un terme technique militaire, et l'on serait tenté par moment de lui attribuer la signification de *couper, isoler*. V. le *Thesaurus* pour des exemples. Quant à καταναλίσκω avec l'acception de *conficere, interimere*, il n'y a pas de doute.

perçant le dragon (1). Le saurien tué, la lance, le cheval, l'uniforme d'officier romain porté par le vainqueur, tous ces détails se retrouvent identiques dans l'iconographie byzantine. Si, par suite d'un accident à jamais déplorable, la tête d'épervier du cavalier avait disparu, personne assurément n'aurait hésité à reconnaître dans ce grossier fragment un saint Georges mutilé, prototype de ces nombreux saints vainqueurs du dragon, et l'on aurait été en droit de considérer comme la plus gratuite, comme la plus téméraire des hypothèses l'opinion qui aurait proposé de voir dans ce combat la lutte séculaire d'Horus et de Typhon. Heureusement cette tête d'épervier, qui est la clef même du monument, a été préservée et le doute n'est pas permis.

Ici se présente à nous, et sous une forme plastique saisissante, un des problèmes les plus compliqués de la symbolique orientale, de la mythologie sémitique. Je n'ai pas, dans cette courte note rédigée à la hâte et destinée uniquement à faire connaître une donnée désormais fondamentale de ce problème, la prétention de résoudre ni même d'aborder la totalité des questions qu'il comprend. Je crois toutefois devoir avertir que cette esquisse, faite à grands traits et réduite, à dessein, à des indications extrêmement sommaires, n'est point le produit d'une improvisation inspirée par la vue de ce monument, mais comme le tracé d'études théoriques poursuivies pendant des années; j'avais même, il y a quelques mois, dans une note incidente accompagnant un article publié par la *Revue critique*, consigné laconiquement les conclusions que je vais exposer, et auxquelles ce bas-relief est venu apporter une confirmation inespérée, mais simplement une confirmation. Je résumerai brièvement aujourd'hui les principaux résultats de mes recherches dans cette direction, en les réduisant à des espèces d'équations dont je fournirai plus tard les calculs rigoureusement établis d'après les éléments que j'ai entre les mains. Je fais donc appel à l'indulgence de ceux qui parcourront ces quelques pages systématiquement dépourvues de tout appareil scientifique.

Les analogies iconographiques si remarquables qui existent entre le combat d'Horus tel qu'il est traité sur notre bas-relief et le combat de saint Georges ne sont point fortuites, et je voudrais faire voir par quels intermédiaires le saint apocryphe se rattache au dieu égyptien.

(1) L'existence du saint Georges légendaire des actes apocryphes a été, comme on le sait, rejetée, et avec raison, par l'église catholique; elle appartient donc, sans conteste, à la critique historique.

Une base essentielle sur laquelle je me suis, en dehors de l'iconographie, constamment appuyé pour essayer de reconstruire cette fable étrangement déformée et transformée, c'est la localisation géographique; il y a à observer, dans le développement sémitique de cette légende, une véritable unité de lieux prêtant aux identifications obtenues une solidité qu'on ne saurait demander aux rapprochements purement philologiques.

Tout se joue sur un théâtre parfaitement circonscrit : la scène peut être représentée par un triangle dont les sommets sont les trois villes de Palestine : Arsouf, Lydda et Asdoud, et dont le grand côté est le rivage de la Méditerranée au nord et au sud de Jaffa.

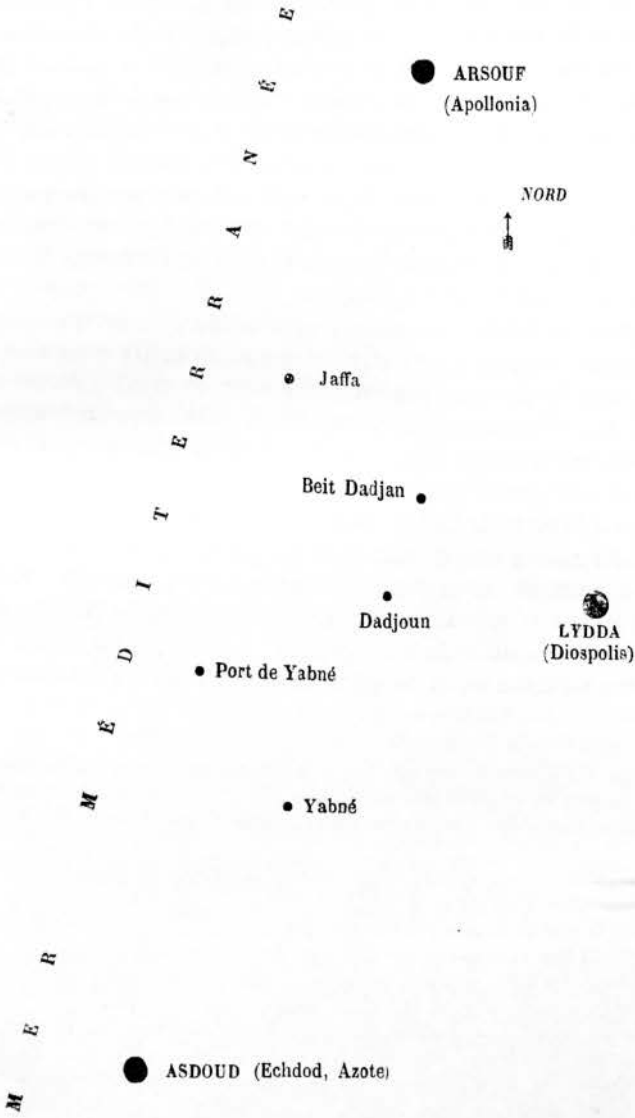
Le culte de saint Georges, qui s'est de bonne heure étendu sur toute l'Égypte, a pris un caractère spécial et a reçu un développement considérable en Syrie (1), où il a eu pour centre principal Lydda, la Diospolis des Gréco-Romains.

Là s'éleva, sous Justinien au plus tard, une superbe basilique contenant, disait-on, les reliques du tribun militaire décapité sous Dioclétien.

Dans les listes épiscopales, Lydda porte le nom de Ἀγιογεωργίουπολις en son seul mot. Lydda passait pour la patrie du saint ou celle de sa mère, pour le lieu de son martyre, etc.; les habitants y mentionnent encore la maison de *Khidhr*, nom arabe de saint Georges.

Une tradition ou *hádith*, attribuée à Mahomet par d'anciens commentateurs du Coran, dit que *Jésus tua l'Antechrist sur la porte de Lydda*, ou même *sur la porte de l'église de Lydda*. L'Antechrist, appelé par les musulmans *Dadjdjál*, est décrit comme un monstre et appelé *la bête de la terre*. Ce *hádith* bizarre a incontes-

(1) C'est là que saint Georges, sous le nom de Khidhr, s'est identifié entièrement, dans des croyances communes aux musulmans orthodoxes ou hérétiques et aux Arabes chrétiens, avec deux autres personnages mythologiques fort remarquables : 1° Elias (le prophète Élie) l'immortel, confondu formellement lui-même avec Ἡλίας d'une part et *Aly* de l'autre; 2° *Phinehas* (le petit-fils d'Aaron) qui perça de sa lance Zimri le Siméonite et la Madianite Kozbi, et qui apparaît déjà dans les légendes talmudiques comme un équivalent d'Élie, auteur de douze miracles, héroïque et immortel, destiné à être l'un des *Anges de l'Arche*, et à jouer un rôle à la fin du monde. Avant même d'établir les rapports étroits qui existent entre saint Michel et saint Georges, je ferai remarquer dès maintenant que les gnostiques semblent avoir visé dans leur *Michael Ophiomorphe* une des significations possibles du nom de Phinehas équivalent de saint Georges : Phinehas peut en effet être interprété par « *Face-de-Serpent* » (avec *simech-chin*). Nous verrons plus loin qu'il y a dans Ἡλίας-¹Aly un écho du dieu phénicien El, et que Khidhr lui-même a été l'objet d'autres identifications populaires.



tablement pour origine l'interprétation, plus ou moins arbitraire, d'un bas-relief du portail de la basilique où était figuré le combat de saint Georges. En effet, l'on ajoute, en même temps, que *Jésus tuera aussi le sanglier*, et l'on place quelquefois le lieu de cet événement sur l'une des portes de Jérusalem; or l'on connaît par l'histoire l'existence d'un bas-relief, représentant le *sanglier de la X^e légion*, qui était encastré au-dessus de la porte d'Aelia Capitolina (1).

L'explication apocalyptique de ce sujet adoptée par les musulmans se justifie par des analogies réelles qui ont déjà été signalées entre le rôle militant de saint Georges et celui de l'archange Michel et des divers cavaliers de l'Apocalypse.

Certaines traditions sont mêmes plus explicites encore et montrent jusqu'à l'évidence qu'il s'agit bien dans le *hadith* d'un monument figuré, et particulièrement du combat du cavalier contre le dragon. Elles disent, en effet, que Jésus, coiffé d'un *turban vert* (khadhra), ceint d'une épée, tenant à la main une *lance* (harbè), *monté sur une jument* (faras), *poursuivra le Dadjdjâl jusqu'à ce qu'il l'atteigne à la porte de Lydda, où il le tuera* (2).

Mais d'un autre côté le mot arabe *dadjjâl* me paraît l'exact équivalent phonétique du mot hébreu *Dagon*, le dieu amphibie adoré par les Philistins spécialement à *Echdod* (Esdoud). Or Dagon a été rapproché avec raison du Set égyptien; son adversaire, le Isa ou Jésus des musulmans, et le saint Georges syrien qu'il recouvre,

(1) Il faut dès à présent noter que dans la mythologie égyptienne Set est souvent assimilé au porc et confondu sous cette forme avec l'hippopotame, que combat si fréquemment Horus. Les Arabes appellent le sanglier *le porc sauvage* (*el-khanzir el-berry*).

(2) Jésus *s'abattra* sur la terre; l'emploi du mot *habat*, qui s'applique aux oiseaux et aux anges ailés, n'est pas à négliger. Le *turban vert* est assurément le nimbe qui enveloppait la tête du cavalier; on sait que dans l'iconographie occidentale le nimbe en est arrivé à être traité comme une simple *coiffure*, une véritable *casquette* (le mot est de Didron). On a des exemples d'anciens nimbes ou auréoles de couleur verte; le vert tient d'ailleurs une place importante dans le rituel catholique.

Pour ce qui est du Jésus cavalier, on en a des représentations (par exemple, le Christ équestre de la fresque d'Auxerre avec nimbe rosâtre croisé de vert). La confusion commise par les musulmans n'est donc point sans excuse. Pourquoi ont-ils attribué à Jésus le rôle de saint Georges, qu'ils connaissent cependant bien non-seulement comme Khidhr, mais même sous sa forme grecque de *Djerdjes* et *Djiriès* (Mar)? J'essayerai de l'expliquer plus loin. On vénère encore, dans un lieu désert des environs de Lydda, *l'empreinte du sabot de la jument du prophète* (*Hadouèt faras en-nabi*).

s'identifieraient donc déjà par simple symétrie avec Horus à cheval, poursuivant et tuant Typhon (1).

Le souvenir de Dagon semble s'être d'ailleurs conservé d'une façon encore plus directe à Lydda : d'anciens géographes arabes nous parlent formellement d'une *porte de Dâdjoûn* à Lydda ; entre Lydda et Yabné l'*Onomasticon* signale un Capher Dagon qu'on identifiait jusqu'ici avec le village de Beth Dadjan ; mais je crois que c'est un lieu appelé encore *Dâdjoûn*, que j'ai retrouvé en 1874 ; *Dâdjoûn* répond beaucoup mieux, en effet, aux indications de l'*Onomasticon*. Il se peut que le village se soit déplacé et ait été transporté de l'endroit aujourd'hui inhabité de Dâdjoûn à Beit Dadjan (2) ; dans ce cas nous aurions une preuve pertinente extrêmement solide de la transition phonétique de Dâdjoûn à Dadjdjâl, Dadjan fournissant un état intermédiaire du mot. La forme archaïque *Dâdjoûn* se serait, comme de coutume, conservée dans le nom de l'emplacement ancien. A ce compte, il faudrait voir dans Dâdjoûn, non-seulement le Capher Dagon de l'*Onomasticon*, mais aussi le Beth Dagon mentionné par le livre de Josué dans le territoire de Juda.

(1) *Dadjdjâl - Dadjâl - Dagâl - Dagân - (Dâdjoûn) - Dagon*. Tous ces changements se justifient rigoureusement ; la réduplication du *djim* s'explique par le désir de donner au mot ainsi transformé le sens tout à fait de mise de *trompeur*, en le rapprochant de la racine *Dadjâl*. Cf. *Masîh* et *Masîkh*, et autres altérations intentionnelles.

Le *Dadjdjâl* est dit fils de Saïd ou de *Sayyâd*, dont le nom rappelle singulièrement celui du dieu phénicien *Sed* ou *Sid* (par le *Sadi*) ; or non loin de Dâdjoûn existe encore le village de *Saïdoun* (cf. *Sidon*) ; de plus *Saïdné* désigne une espèce de démon femelle. D'autres traditions assignent au *Dadjdjâl*, comme monture, l'*âne*, c'est-à-dire l'animal *typhonien* par excellence. Une pierre gnostique représente un dieu à tête d'âne avec l'inscription CHΘ. Il ne faut pas oublier à ce propos que Balaam, envisagé comme le prototype des hérésiarques, a joué un certain rôle dans la formation des légendes relatives à l'Antechrist juif, d'*Armilaos*, où l'on a ingénieusement démêlé une sorte de traduction du nom de *Balaam*. Voir pour la position de Dâdjoûn, Beit Dadjan, Yabné, etc., le diagramme géographique de la page 11.

(2) Ce qui arrive fréquemment en Syrie, dans le pays de plaines ; je n'en veux pour exemple que le village de *Sarfend* situé à moins d'une heure de Lydda : au S.-O. et non loin de ce village est l'emplacement de *Sarfend el-Kharâb*, l'ancienne *Sarfend désertée par ses habitants*. Notons qu'on vénère à Sarfend le tombeau de Loqman ; *Loqmân* est, dans la légende juive du moyen âge, comme l'a montré M. Derenbourg, le représentant arabe de *Balaam* ; d'autre part nous avons vu plus haut que la personnalité de Balaam se mêlait intimement au mythe de l'Antechrist juif localisé à Lydda.

IV

L'histoire de Persée et d'Andromède, dont les affinités avec l'histoire légendaire de saint Georges ont été depuis longtemps remarquées, est localisée expressément par beaucoup d'auteurs classiques *non loin de Lydda*, sur la côte de Syrie, à Jaffa, c'est-à-dire toujours dans l'aire géographique déterminée plus haut.

Tout s'accorde à prêter à cet épisode, intercalé dans le cycle du Persée hellénique, une origine orientale. Les noms de plusieurs des personnages qui s'y montrent sont aisément explicables par les langues sémitiques : *Cepheus*, *Belos*, *Jopé* (cf. *Kassiope*, *Kassiopa*, *Kassiepeia*), etc. (1).

Des traits non douteux achèvent de donner à ce personnage une couleur franchement phénicienne. Persée est surtout le héros d'Argos; or Argos a pour père Agénor; et Agénor, père de Phœnix,

(1) קָז־יָפוֹ, יָפוֹ, בַּעַל, (כִּיפּוֹא) כָּף. Pour Kepheus = Képha, rocher, pierre, il est singulier de voir que le nom du roi de Jaffa est identique à celui que portait en araméen saint Pierre (Κηπέζ), dont le souvenir est intimement lié par la tradition à celui de Joppé (il est fils de *Jonas*; il habitait chez Simon le corroyeur, Βορσεύς). Il y a probablement lieu de tenir compte dans une certaine mesure, pour expliquer la dislocation de la fable en Éthiopie, des rapports superficiels existant entre Kassiope, Iopé, Æthiopia, etc. Il faut également noter que Kassiepeia, la femme de Kepheus, apparaît ailleurs comme fille d'*Arabus* et femme de *Phœnix*, et surtout que Suidas explique ce nom par Καλλονή, beauté, ce qui est précisément le sens du nom hébreu de Jaffa : Yapho! (Kassiope veut disputer aux Néréides le prix de la beauté). Kepheus avait pour frère un Phineus auquel était promise Andromède; ce Phineus, fils de Bélus, figure dans d'autres rôles comme fils de Lycaon, d'Agénor, et quelquefois même de Phœnix et de Kassiepeia, ou encore de Poseidon, etc. Ces alliances le rattachent au monde sémitique et plus particulièrement à notre légende; il a pu y avoir quelque attraction entre Φινεύς et le nom de *Phineas* dont nous avons vu plus haut les analogies avec Khidhr et saint Georges, et dont le nom est transcrit par Φινεός et Φινεέσις. En outre, sans aller jusqu'à faire dériver, avec Scaliger, le nom des Phéniciens de פִּינִיָּס, il faut remarquer que dans les combinaisons mythologiques des Grecs le nom de *Phineus* s'échange constamment avec celui de *Phœnix*. Ce nom semble s'être conservé longtemps dans la tradition locale de Jaffa, car Pomponius Mela dit : *titulum ejus (Cephei), fra trisque Phinei veteres quædam aræ cum religione plurima retinent*.

Une monnaie douteuse de Ptolémaïs (Saint-Jean-d'Acre), citée par M. de Saulcy, et une autre certaine (AKH), mal comprise par Mionnet, représentent Persée tenant à la main la tête de Méduse. Non loin de Jaffa et d'Arsouf était *Krokodeilopolis*.

M. S. R. Poole, du British Museum, m'a dit qu'il attribuait à Jaffa certaines monnaies des Ptolémées avec la harpe devant l'aigle (la harpe tiendrait la place de la massue des pièces d'Aradus et du trident de celles de Beyrouth).

Kilix et Cadmus, représente incontestablement, à l'état fabuleux, l'élément phénicien; le roi de Jaffa lui-même, le père d'Andromède, Kepheus, est parfois désigné comme *filz d'Agénor*, ce qui le met sur le même rang que les trois frères. La généalogie de Persée, qui le fait remonter jusqu'à Io, lui prête entre autres ancêtres *Belos et Aigyptos*, le rattachant ainsi à la fois à la Phénicie et à l'Égypte.

Mais il y a plus. Je puis démontrer que Persée correspond d'une façon directe à un *dieu phénicien Reseph (= flamme)* dont les inscriptions de Chypre nous ont révélé l'existence : c'est l'analogie des noms *Reseph = Perseus* qui a probablement déterminé l'attraction; la simple interversion qui différencie les deux mots trouve sa contre-partie dans la légende grecque qui fait de l'île de *Seripho* un des principaux lieux de l'histoire et du culte de Persée.

Je ne veux pas dire que le mythe de Persée ne soit pas hellénique dans son ensemble, mais je désire établir, par des arguments décisifs, qu'il a au moins subi, comme on le pressentait déjà, une *addition phénicienne*.

Je n'ai pas besoin, pour cela, de revendiquer comme phénicien le nom même de Persée; un simple *rapprochement* entre Reseph et Perseus est suffisant. Ce rapprochement n'a rien d'in vraisemblable, et il serait aisé d'en montrer d'analogues. Je me contenterai d'invoquer un seul exemple, qui a l'avantage de nous ramener en même temps au cœur de la question.

La déesse phénicienne *Anat* (ענת), l'Anaitis assyro-chaldéenne, d'ordinaire identifiée avec Artémis (1), l'est aussi avec Minerve, par exemple dans une inscription *bilingue* de Chypre. Pourquoi? Parce que l'on avait cédé au désir de rapprocher les deux mots *Anat*, ou *Anata*, et *Athana* (= Ἀθηνᾶ, Ἀθήνη); nous voilà en face d'une transposition absolument semblable à celle qui a permis de passer de Reseph à Perseus.

La parèdre féminine de Reseph (2) est précisément cette *déesse*

(1) Et aussi avec Aphrodite.

(2) Deux inscriptions grecques de Curium, colonie argienne de Chypre, mentionnent une divinité, auparavant inconnue, nommée ΠΕΡΣΕΥΤΗ.

Je serais par moment tenté de retrouver *Anat* dans Ἀνδρομέδην, qu'on pourrait décomposer, par exemple, en *Anat+romet*, *An't+romet* (ענת רמת) : *Anat l'Élevée? Anat l'Archère?* (cf. *Artémis* et *l'arc* attribut d'*Anat*). Je me hâte d'ajouter que cette explication, purement conjecturale, n'est donnée qu'avec de grandes réserves et qu'elle peut être écartée sans que le fond de la question en souffre; elle n'implique en tout cas qu'une *assimilation* et non une *identité* entre les deux mots, dont le second (*Andromède*) peut conserver, concurremment, son interprétation hellénique. L'*Artemis paralia* de Chypre implique une *Anat* marine (*Anadyoméne?*).

Anat (1), comme le prouvent les monuments figurés égyptiens.

Cela posé, rappelons que les mythologues les plus autorisés ont démontré le caractère profondément apollonien de Persée : or *Reseph* paraît avoir eu pour équivalent général Apollon.

L'assimilation de sa parèdre Anat à Artémis pouvait déjà le faire pressentir ; mais on a plus que de simples inductions à ce sujet : des inscriptions grecques de Chypre mentionnent Apollon-Amyklaïos, et l'on a comparé ce dieu au *Reseph* Mikel ou Mèkil d'inscriptions phéniciennes originaires du même endroit (2).

Ce qui n'était qu'une présomption devient un fait certain par l'observation suivante : le nom moderne de la ville d'Arsouf, située au nord et tout près de Jaffa, est formé régulièrement avec le nom du dieu *Reseph* (3) ; c'est la ville de *Reseph* ; or les Grecs l'avaient appelée Apollonia, exactement comme, en Égypte, Edfou, centre principal du culte d'Horus, avait été nommée par eux Apollonopolis, parce que Horus correspondait dans leur Panthéon à Apollon.

Reseph est donc Apollon au même titre qu'Horus.

Ce terme de comparaison hellénique nous permet du même coup

(1) Il ne faut pas négliger un curieux embranchement de la légende céphénienne : il y a un autre Kepheus qui faisait partie de l'expédition des Argonautes ; il était fils de Neæra et de Aleus, roi de Tegée, père de 20 fils qui périrent presque tous avec lui dans un combat contre Hercule. Ce Kepheus avait une fille Στερόπη, à laquelle Hercule confia des boucles de cheveux de Méduse (cf. Persée et Andromède). Cette Stéropè pourrait fort bien être = Asteropé, car nous rencontrons à côté du nom propre Stéropès la forme Asteropès ; dans ce cas, Asteropé devenant l'équivalent légendaire d'Andromède, Andromède serait une espèce d'Astaret ou d'Astarté ; nous aurions donc dans le mythe une reduplication d'Anat et Astar (= Reseph et Melqart).

(2) Je ne me sers pas, à dessein, de l'inscription bilingue de Dali, où l'on a lu dans la partie chypriote to-a-po-lo-ni-to-a-mi-ko-lo-i répondant au *Reseph Mikel* de la partie phénicienne, parce que le déchiffrement des inscriptions chypriotes, quoique très-plausible, n'est pas encore universellement accepté.

(3) Dans *Arsouf* l'élif initial est prosthétique : la forme primitive est Resouf (*R'souf* et *ârsoûf*, comme par ex. *himâr*, âne, devient *h'mâr* et *âh'mâr*). Rien ne prouve qu'il ne faille lire le mot phénicien 𐤓𐤑𐤕, *Resouph* ou *Resoph* (ou *Resiph*) : ces formes sont fréquentes dans les noms sémitiques de divinités (p. ex., *Kemoch*) ; il se peut que le dieu primitif fût un *Baal-Resouph* analogue aux *Baal-Zeboub* ; *Baal-Peor*, *Baal-Hamon*, *Baal-Hazor*, *Baal-Zephon*, etc. En tout cas, une dérivation de *Arsouf* procédant de *Reseph* n'aurait rien que de fort régulier.

La ville d'Arsouf, qui joua un rôle important à l'époque de la domination des Croisés sous les noms plus ou moins écorchés d'*Arsur*, *Arsuth*, *Assur* et *Arsuf* (les seigneurs d'Arsur, de la famille d'Ibelin, avaient droit de haute cour, c'est-à-dire « cour, coin ou monnoye, et justice »), appartenait, par sa position géographique, au territoire de la tribu d'Éphraïm ; or l'on sait que les catalogues du livre de Josué ne nous fournissent pas les listes des villes de cette tribu. Toutefois, dans les génér

de conclure que Reseph et Horus, équivalant respectivement à Apollon, sont, dans une certaine mesure, équivalents entre eux ; or nous avons vu que Persée, d'un côté, était une forme secondaire, spéciale d'Apollon ; de l'autre, se rattachait en partie, phonétiquement et mythologiquement, à Reseph : nous voilà amenés à rapprocher directement Persée d'Horus, et il faut confesser qu'à un autre point de vue ces deux personnages, comparés immédiatement l'un à l'autre, dans leur rôle de vainqueur du crocodile ou du dragon, offrent d'incontestables analogies.

C'est ici le lieu de rappeler qu'Hérodote parle longuement d'un culte de Persée en Égypte, fait confirmé par d'autres auteurs. J'omets à dessein, pour abréger, une foule de détails qu'il y aurait lieu d'examiner à ce propos. Je me bornerai à signaler, par exemple, que le nom de *Diktys*, qui joue un rôle important dans la légende de Persée et de Danaé, se retrouve en Égypte, cité par Plutarque, comme celui d'un nourrisson d'Isis qui se noya en voulant cueillir des oignons.

logies d'Éphraïm recueillies par les *Chroniques*, beaucoup de personnages nous apparaissent avec un caractère éponyme non équivoque et semblent être des noms de villes : parmi ces descendants ethniques ou topiques je remarque justement un *Reseph* ou *Recheph*, רשפ, en qui je propose formellement de voir le représentant de notre ville de *Reseph-Arsouf*.

Curieuse coïncidence ! le nom de la parèdre de Reseph se retrouve également dans le nom d'une ville de la tribu de Naphtali, *Beth Anat*.

A Arsouf existe encore aujourd'hui un sanctuaire musulman objet de la plus grande vénération ; c'est plus qu'un sanctuaire ordinaire, c'est un *temenos*, un *Haram*, comme le Haram de la Mecque et celui de Jérusalem : on l'appelle le *Haram de 'Alî fils de A'leym* ou de *A'leyl*. Ce personnage, malgré les origines historiques que Moudjir-ed-din s'efforce de lui attribuer (il le fait descendre d'Omar), a des allures tout à fait fabuleuses ; il est tellement populaire, dit le chroniqueur arabe de la Palestine, que sa renommée est comme *la lumière du jour* ; chaque année son sanctuaire est le théâtre d'une grande fête périodique à la saison d'été et une foule considérable de visiteurs y afflue de toutes parts ; les Francs eux-mêmes le tiennent en haute estime, etc. Nous avons déjà vu qu'Aly a été confondu par les musulmans avec *Elié*. *Eliás*, Ἠλιός. J'essayerai de prouver qu'il faut voir dans ce *Aly* et ce *A'leym*, un reflet très-sensible des divinités phéniciennes *El* et *Elioun* (l'incertitude de la finale dans *A'leim* ou *A'leyl*, incertitude notée par Moudjir ed-din lui-même, n'est pas sans importance pour l'équation *A'leim*=*Elioun*). Pour les rapports de *El* et de Reseph-Persée, voir plus bas.

Voilà donc Arsouf qui prend tout à coup une importance inattendue ; il y aurait lieu d'y procéder à une enquête qui pourrait avoir d'intéressants résultats ; il faudrait à la fois interroger la tradition locale et entreprendre des excavations. On peut dès aujourd'hui prévoir qu'on trouvera là des inscriptions dédiées à Apollon et à Reseph.

Quelle divinité avait au juste en vue Hérodote en reconnaissant en Égypte Persée, comme il l'avait déjà reconnu ou cru reconnaître en Assyrie? Était-ce Horus lui-même dans certains de ses rôles? Était-ce Reseph qui apparaît, en effet, sur des monuments avec sa compagne Anat? Le fils d'Isis et de Zeus, nommé par Plutarque *Arsaphès* (1) et désigné par lui comme Dionysos, a-t-il quelque chose à voir ici? Je ne saurais, en ce moment, aborder ces questions; il nous suffit de constater que Persée est positivement rattaché à l'Égypte, auquel la fable elle-même le liait déjà par son ancêtre Aegyptos.

V

Reseph, ou *Recheph* (Rechpou), sur les monuments égyptiens, est armé de la lance, du carquois et de la hache; sa parèdre Anat (2) est armée de même (3), et, sur les monuments asiatiques, la hache qu'elle

(1) Je n'ignore pas qu'Arsaphès a été rapproché avec beaucoup de vraisemblance d'une forme particulière d'Horus, *Harshefi*; il est frappant, en tout cas, de voir *Harshefi* mis en parallélisme absolu avec Anat, dans le papyrus magique de Harris traduit par M. Chabas: « Que son glaive tue comme *Harshefi*, qu'il massacre comme *Anata*. »

(2) Il résulte des travaux de M. de Rougé (cités par M. de Vogüé) qu'Anat se présente sur les monuments égyptiens sous deux autres formes, *Qadech* et *Ken*, et que Qadech a d'étroites relations avec Astarté; un bas-relief du temple d'Edfou montre cette déesse phénicienne montée dans un char *traîné par quatre chevaux* passant sur le corps d'un homme renversé; voilà qui rappelle de près le rôle de notre Horus à cheval terrassant son ennemi, et l'analogie devient considérable si l'on se rappelle qu'Anat est la parèdre du dieu Reseph, c'est-à-dire qu'elle peut se substituer à lui dans plusieurs de ses fonctions.

(3) L'identité d'Anat et d'Anaïtis implique forcément l'existence d'un représentant de Reseph-Persée dans le Panthéon assyrien et babylonien; je ne puis ici toucher à ce point, cela m'entraînerait beaucoup trop loin. Quant à l'introduction de la Perse dans le mythe de Persée, elle a été singulièrement facilitée par son nom; on a encore insisté sur cette assonance en donnant au héros argien un fils *Persès* dont on fait dériver les *Perses*; le nom d'*Andromède* n'a pu que favoriser cette explication mythologique. La légende de Persée a pénétré d'ailleurs au cœur même de l'Asie dans les récits merveilleux des historiens musulmans relatifs à la fameuse Alanko aux origines de la race turque. Notons dès à présent que Khidhr, l'équivalent syrien de Persée, est dit d'origine *persane*; Diospolis-Lydda est parfois indiquée dans la légende comme une ville de *Perse*; la langue parlée par l'Antechrist ou Dadjdja sera la *persan*; il doit lui-même venir de l'Orient, d'*Ispahan*, et avoir pour partisans les Juifs et les Turcs, etc. Nous aurons à relever, chemin faisant, d'autres particularités qui tendent à faire dans une partie de ce mythe hétérogène, une place à l'influence perse. Cf. le dieu hiérocéphale *perse* de Sauchoniathou.

porte prend exactement la forme de la *harpé*, épée à lame courbe ou faucille: Reseph réunit donc la *lance* d'Horus, le *carquois* d'Apollon, et la *harpé* (1) de Persée.

Persée, de son côté, tend à se rapprocher d'Horus assimilé à l'épervier (2); de très-anciens monuments grecs le représentent ailé, et les épithètes caractéristiques qui lui sont fréquemment appliquées, ὠκυπέτης (3), εὔπερος, περόεις, αἰθέριος, πτήνος, ὠκυπέδιλος, etc., indi-

(1) On peut se demander, avec Bochart, si cette arme, dont l'origine orientale est admise par tous les archéologues, n'a pas quelque chose de commun avec l'hébreu *hereb*, épée, couteau, etc., et l'arabe *harbē*, lance, pique, etc. (le Jésus cavalier dans son combat contre le Dadjdjâl est armé de la *harbē*); il ne s'agit pas, ici non plus, d'une identification absolue, mais d'une assimilation des deux mots.

Le représentant assyrien de Horus-Persée, le dieu *Bel* (cf. plus bas la triade *los-BELOS-Reseph* de Sanchoniathon), attaque le dragon, la *Tiamat*, le monstre marin, avec l'épée à lame courbe, la *Saparu*; l'interversion du mot *Saparu* en *Rasaru*, a pu rendre encore plus facile le rapprochement avec *Reseph*.

(2) Dans les épistolographes grecs on voit souvent les amoureux envier les ailes de *Persée* pour se transporter auprès de l'objet de leurs désirs. Cf. certain personnage d'Aristophane qui demande, dans un cas analogue, les ailes rapides et légères de l'épervier.

(2) Cette épithète est donnée à l'épervier par Hésiode: ὠκυπέτης ἑρῆξ. Apollon lui-même (le prototype de Persée), a des affinités marquées avec l'épervier; on se rappelle qu'Homère nous montre Apollon descendant de l'Ida comme un épervier: Βῆ δὲ κατ' Ἴδαίων ὄρεων, ἕρκεϊ ἑοικώς ὠκέϊ φασσαφόνῳ, ὥςτ' ὠκιστος πετεηνῶν. Il y a là plus, il semble, qu'une simple image poétique, car l'épervier passait quelquefois pour consacré à Apollon: ὄγλον δὲ, ὅτι Ἀπόλλωνος ἱερός ὁ ρηθεὶς ἱεραξ (avec jeu de mots probable sur ἱερός et ἱεραξ). Homère appelle ailleurs un oiseau congénère, le *faucon* (κίρκος), le *messager d'Apollon* (cf. son expression ἑρῆξ κίρκος). Eustathe dit expressément que l'épervier est l'oiseau d'Hélios-Apollon; c'est le cas de se rappeler (à propos de *Reseph* signifiant *flamme*), que les Tentyrites comparaient l'épervier au feu. La fable grecque qui nous montre les dieux se changeant en animaux pour échapper à Typhon ne manque pas de transformer Apollon en épervier, quoique Ovide dise *Delius in corvo*. Cf. la Minerve glaucocéphale (?).

Dans la Bible, nous rencontrons un certain oiseau appelé *peres* (par le *samech*, transmutable du reste en *chin*) où les commentateurs voient une espèce d'aigle, l'orfraie ou aigle de mer (?). Mais voici qui est plus singulier: cet oiseau, quel qu'il soit, est un être réel, puisqu'il figure au nombre des animaux impurs qu'il est interdit de manger; or, les Septante et la Vulgate rendent son nom par γρύψ et *gryphus*! Comment le griphon fabuleux, l'oiseau caractéristique d'Apollon, s'est-il introduit là? Les traducteurs ont-ils cédé à l'espèce de mirage que présente le nom de *Peres*? N'oublions pas que sur des monuments figurés nous rencontrons une sorte de griphons à tête d'épervier.

Il y aurait à faire, à ce point de vue, une recherche approfondie sur l'origine de l'aigle de Jupiter; j'ai recueilli diverses particularités semblant indiquer que ce rapace avait été primitivement conçu comme un épervier; je n'ai pas le temps de les noter ici (par ex., l'*aetos* de l'architecture grecque qui correspond à la place occupée par l'épervier solitaire au-dessus des monuments égyptiens). Le seul brui

quent suffisamment une conception plus ou moins ornithologique (1).

Autre parallélisme : Persée a pour auxiliaires, dans ses luttes, Mercure et Minerve ; Horus a pour auxiliaires *Thoth et Isis*, expressément identifiés avec *Hermès et Athéné*.

VI

Pourquoi le rôle d'Horus a-t-il été attribué à Reseph, ces deux divinités étant également connues des Égyptiens ? Il serait facile de répondre que cette attribution a pu être faite par les Phéniciens, qui auraient transporté le rôle glorieux d'Horus à un de leurs dieux nationaux, ou par les Grecs, qui auraient été principalement guidés dans cette combinaison par leur goût pour les jeux phonétiques. Mais il n'y aurait rien d'impossible à ce que cette attribution eût été faite sur le terrain égyptien même. C'est ainsi que les fonctions de Set ou de Typhon ont été dévolues au dieu sémitique Baal, que celles d'Apollon l'ont été partiellement à Persée. Ces sortes de dédoublements mythologiques sont loin d'être rares ; que de divinités n'ont d'autre origine qu'un épisode du rôle général joué par une autre divinité, parfois même qu'une simple épithète de cette divinité ! ce sont comme autant de boutures qui deviennent arbres à leur tour. Ici il y a, en outre, ce fait, que nous sommes en présence de mythologies distinctes, de peuples différents, et que ces boutures transplantées ont pris racine en terres étrangères.

Les emprunts, les transmissions et les assimilations (souvent superficielles et enfantines) ont donné lieu à de nouvelles complications.

La légende d'Horus a été, dans l'un de ses détails, mise au compte du dieu phénicien Reseph. Sur le domaine phénicien proprement dit nous allons rencontrer d'autres dédoublements.

Reseph est, comme nous l'avons vu, *Apollon* ; or, dans Sancho-niathon, le dieu phénicien désigné par le texte grec sous le nom d'*Apollon* n'apparaît qu'engagé dans une triade qui se compose de

des ailes de l'aigle met le dragon en fuite, selon Elie ; dans l'Apocalypse, c'est grâce aux ailes d'aigle que la femme s'enfuit dans le désert pour échapper au dragon, etc. » On pourrait dire que l'aigle est à l'épervier, dans la symbolique, comme Zeus est à Apollon dans la mythologie.

(1) Je réclame à ce propos — sans y attacher cependant une importance exagérée — le bénéfice de l'interprétation (d'ailleurs contestée) de l'expression de Job: כנף נשר, par *aves rapaces ut aquilæ*.

Kronos, Zeus-Belos, et Apollon, tous trois fils d'un autre *Kronos* appelé aussi *Ilos*.

Ce sont de transparentes hellénisations de *El (Ilos)*, de *Baal (Belos)* et, d'après ce que j'ai montré, de *Reseph (Apollon)* : les deux premiers noms sont transcrits, le second est traduit ou plutôt représenté par un équivalent mythologique.

Mais cette triade ressemble étrangement à une autre triade d'une des premières cosmogonies de Sanchoniathon, plus symbolique que mythologique : Φῶς, Πῦρ, et Φλόξ. En conservant rigoureusement l'ordre de ces deux énumérations parallèles, l'on constate que la *lumière* correspond à *El* ou *Kronos*, le *feu* à *Baal* ou *Zeus Belos*, et la *flamme* à *Reseph* ou *Apollon* : mais nous avons vu que *Reseph* signifie précisément *flamme en hébreu et en phénicien* : de telles rencontres sont-elles l'effet du hasard (1) ?

Sanchoniathon garde le silence sur les faits et gestes de ces trois personnages *Kronos, Zeus-Belos, Apollon* ; il s'étend au contraire complaisamment sur les actes du *premier Ilos-Kronos*, père des trois frères et homonyme de l'ainé d'entre eux.

Nous devons nous attendre, d'après ce que je viens de dire des dédoublements mythologiques, à voir les divers fragments de notre mythe répartis entre ces trois personnages placés sur la même ligne, c'est-à-dire que ce qui est attribué par Sanchoniathon au premier *Ilos-Kronos* peut appartenir aussi bien, non-seulement au second *Ilos-Kronos*, mais aux deux autres comparses ses frères, *Zeus-Belos* et *Apollon*, soit *Baal* et *Reseph*. Or, que de ressemblances entre *Persée* et cet *Ilos-Kronos*, fils d'*Ouranos* et de *Gé* (2), frère d'*Atlas* et de *Dagon*, père d'*Athéné* et de *Perséphoné* ; qui est aidé par *Hermès* et par *Athéné* ; qui est armé par eux de la *harpé* et de la lance ; qui coupe la tête à sa propre fille (3) ; qui ensevelit son frère *Atlas* dans

(1) Qui sait même s'il n'y avait pas eu pour les deux premiers noms, en phénicien aussi, quel'un de ces jeux de mots dont les Grecs étaient coutumiers ? Φῶς et Πῦρ seraient en hébreu אור et כּעַר ; il n'en faut guère plus pour prêter à אל et כּעַר une étymologie, purement imaginaire bien entendu, mais séduisante (le *rech* et le *lamed* s'échangeant volontiers). Étant admis que *Reseph* signifiait *flamme*, — ce qui paraît certain, — on sera peut-être parti de là pour chercher aux synthrones de *Reseph* : *El* et *Baal*, des équivalents dans le même ordre d'idées, en faisant bon marché des exigences grammaticales et phonétiques.

(2) Comme *Horus-Persée* est fils d'*Osiris* et d'*Isis* = *Jupiter* et *Danaé* (le *Ciel* et la *Terre* fécondée).

(3) Il est bien regrettable que cette fille ne soit pas nommée par Sanchoniathon. Cet incident me paraît tenir la place de la décapitation de *Méduse* par *Persée*. La triple *Gorgone* n'est point, il est vrai, fille de *Persée*, mais il n'est pas impossible

les profondeurs de la terre; qui joue un rôle militant (1); à la tête de qui Hermès avait fixé deux ailes, et dont les *paraséma*, faits par le même Hermès, présentent de si frappantes analogies avec les descriptions des Chérubins et des Séraphins, etc!

VII

Mais revenons à Persée. Le monstre marin qu'il tue à Jaffa est tantôt appelé *Drakón*, tantôt *Ketos*; il se pourrait que les Grecs, peu difficiles en matière de rapprochements de ce genre, eussent visé dans *Drakón* le nom de *Dagon*.

En tout cas, un fait certain c'est qu'à Jaffa l'on adorait une déesse pisciforme, *Keto* ou *Derceto*; or *Ceto* est considérée comme la parèdre de *Dagon*, c'est-à-dire du Dadjdjal, du monstre combattu par saint Georges et par le Jésus musulman.

Le nom phénicien de Reseph, qui signifie *flamme*, *foudre*, est accompagné dans les inscriptions de Chypre de deux épithètes ou surnoms énigmatiques: le premier est *khes* קח; le second, *Mekil* ou *Mikel*, מכל. *Khes* voulant dire *flèche* et *éclair*, on a comparé Reseph

par un détour de la ramener à cette parenté: elle offre des analogies excessivement remarquables avec la triple Hécate au point de vue des fonctions symboliques (la face lunaire, v. Preller; Hécate avait pour attribut le *chien*; sur le magnifique sarcophage d'Athiénau représentant la décollation de Méduse figure le *chien*): or Hécate est fille de *Περσείος* ou *Πέρσης* (Titan, fils d'Hélios) et même de *Περσέως*, c'est une *Perséide*; sa mère est *Asteria* (cf. *Astoret*, *Asteropé*, etc.); compagne de *Perséphoné*, elle finit par s'identifier avec *Perséphoné* elle-même; d'autre part, la légende de Persée semble faire la moitié du chemin en nous amenant une *filles incontestable du Persée argien, nommé Gorgophoné* (!) et dont on montrait à Argos le tombeau à côté du lieu où était enterrée la tête de la Gorgone.

La fille de Kronos décapitée par lui serait-elle la *Gorgo-Perséphoné* phénicienne? Sanchoniathon nous dit seulement qu'elle mourut vierge, *πάρθενος ἐτελεύτα*. Homère ne connaît qu'une Gorgone dont la tête est sur l'égide de Zeus; Euripide, également, en fait une *filles de la Terre* (cf. *Perséphoné*). Hésiode admet trois Gorgones, filles de *Phorkys* et de *Ceto* (ce qui nous ramène droit au mythe céphénien). Méduse était, des trois sœurs, la seule *mortelle* (cf. la fille de Kronos qui *périt vierge*: Méduse, en mourant, donne naissance à Chrysaor et à Pégase par des voies non naturelles, et conserve au moins sa virginité puerpérale).

(1) La lutte typhonienne n'est pas indiquée expressément dans cette histoire de Kronos; seulement Sanchoniathon, après avoir mis en regard du groupe *Kronos*, *Belos*, *Apollon*, la triade maritime typhonienne *Pontos*, *Typhon* et *Nereus*, parle d'une guerre d'*Ouranos* contre *Pontos*. Ilos-Persée aurait, d'après ma théorie, traité également en adversaire son autre frère *Dagon*.

avec cette attribution tantôt à *Apollon Hékatébolos*, tantôt à *Zeus Keraunios* ou *Keraunos*. Quant au mot *Mikel*, des inscriptions grecques congénères nous en offrent, sinon une explication, du moins une assimilation, dans *Apollon Amyklaïos*.

Il y aurait beaucoup à dire sur ces surnoms intéressants (1); je ne toucherai pour l'instant qu'à la signification certaine de Reseph, *flamme, foudre*.

On lit dans Pausanias de Damas une légende excessivement curieuse, qui tend clairement à donner à Persée un caractère igné et fulgurant. En voici le résumé : Persée régnait sur la Perse; apprenant que les Ionites, descendants des Argiens, s'étaient établis en Syrie, il va les trouver, vers le mont Silpion. Le fleuve dit *Drakón* (2), qui passait près de la ville des Ionites, et qui est l'Oronte (3), déborde. Persée invite les habitants à prier. Au milieu du sacrifice tombe du ciel une *sphère de feu fulgurant* (4), qui arrête l'orage et la crue du fleuve. Persée recueille ce feu religieusement et le rapporte en Perse. Il fonde pour les Ionites un temple qu'il appelle le *temple du feu* immortel. C'est depuis lors que les Perses adorent le feu.

(1) Ainsi il est au moins étrange de voir que les deux représentants de Reseph dans les légendes syriennes, saint Georges et saint Michel, *Khidhr* et *mikael*, portent des noms rappelant les *deux surnoms de Reseph* : pour Mikael l'analogie est complète (à l'*aleph* près); pour Khidhr elle se borne aux deux premières lettres du nom. Il est à noter que c'est à l'époque de la littérature apocalyptique (Daniel) que l'archange Michel prend une importance considérable; il l'a conservée dans l'Apocalypse de saint Jean, dont nous avons vu les rapports avec la tradition de l'Antechrist.

Reseph-Mikel correspondant à l'Apollon Amyklaïos, il ne serait pas absolument impossible que Reseph Khes correspondit à l'Apollon Hylatès qui nous est également révélé par des inscriptions de Chypre ($\Upsilon\text{Π} = \Upsilon\Upsilon ? = \Upsilon\text{A}\text{H} ?$ nom d'une ville de Chypre).

L'Apollon d'Amyklée avait un caractère essentiellement *guerrier*, à en juger par la fameuse statue décrite par Pausanias; cette statue archaïque, peut-être bien de style asiatique, ressemblait à un cippe où l'on avait indiqué seulement la tête, les mains et les pieds : le dieu était armé du *casque*, de la *lance* et de l'*arc*. La statue reposait sur une base en forme d'autel, que l'on disait être le tombeau de Hyakinthos, l'éromène d'Apollon.

(2) Notons à propos de cette explication, conforme aux idées grecques sur la représentation des fleuves par des dragons, que *Dadjdjâl* (l'Antechrist monstrueux des musulmans) a aussi le sens de *fleuve débordé*; s'il n'y a là qu'une coïncidence, il faut avouer qu'elle est singulière. Le dragon de l'Apocalypse vomit un *fleuve* pour engloutir la femme.

(3) L'*Oronte* était appelé anciennement *Typhon*, dit Strabon! *Drakon = Typhon*.

(4) Il faut comparer saint Georges faisant descendre la *foudre dans un temple d'Apollon*, et Élie faisant descendre le feu du ciel sur le sacrifice du Carmel. Cf. cette $\sigma\varphi\alpha\rho\alpha$ de feu et la *saparu* ou *harpé* de Bel-Persée.

Ne croirait-on pas que ce récit a été fait comme à souhait pour expliquer le nom de *Reseph*, flamme, foudre (1), en même temps que celui de *Persée*? Il contient d'autres indications précieuses que je discuterai à une autre occasion.

VIII

Il est bien significatif de voir, après tout ce que je viens de dire, que la rencontre des deux adversaires Reseph et Dagon, autrement dit Persée et le dragon, est placée à Jaffa, c'est-à-dire à peu près à mi-chemin entre *Arsouf* et *Esdoud* (Echdod), les villes respectives de ces deux divinités rivales.

Je ferai en outre observer que le nom de *Esdoud* ou *Asdoud*, qui est exactement de la forme grammaticale de *Arsouf*, cache peut-être le nom de *Set* comme celui de *Arsouf* cache le nom de *Reseph*. On se souvient, en effet, que M. de Rougé était d'avis que le *Set* égyptien correspondait à un dieu sémitique *Sed* (cf. *Chaddaï* et *Sed*, *Sedim*, noms de démons en hébreu), qui se montre d'ailleurs dans des inscriptions phéniciennes (2).

(1) Khidhr, selon les musulmans, servait de guide aux Israélites à leur sortie d'Égypte; il tient donc la place de la colonne de nuées et de la colonne de feu. D'autre part, Aly, l'équivalent d'Elias-Khidhr et de El, se montre comme un véritable dieu de la foudre, dans des croyances chiytes rapportées par Ibn Khaldoun :

وانه في السحاب والرعد صوته
والبرق سوطه

Il (Aly) est dans les nuages (orageux) : le tonnerre est sa voix, et l'éclair, son fouet.

Il faut tenir compte de l'allitération entre *sautho* sa voix et *sautho* son fouet. Cf. le *Iao* des monuments gnostiques, presque constamment armé du fouet divin (le *nekhekh* égyptien).

(2) Dans le cas où l'opinion encore controversée de M. de Rougé serait définitivement établie et où l'on admettrait le rapprochement, qui lui est subordonné, de *Set-Sed* et de *Esdoud*, il y aurait peut-être lieu d'introduire dans ce groupe étymologique le *Sadidos*, fils de Kronos, tué par son père suivant Sanchoniathon.

Il est assez curieux que dans le nom d'*Ascalon*, qui contient en hébreu, comme celui d'*Echdod*, un *aleph* prosthétique, cet *aleph* se soit changé, dans la forme arabe, en *ain* (changement fréquent devant les sifflantes), tandis qu'il s'est maintenu intact dans *Echdod* (*esdoud* et *ezdoud*). Cette conservation de la forme primitive, malgré une sollicitation phonétique très-forte, ne viendrait-elle pas de ce qu'on sentit pendant longtemps, sous le nom de la ville le nom du dieu (*Sedd*, *s'doud*)? J'ai

Il ne faut pas oublier à ce propos le *combat victorieux de Jéhovah contre notre dieu Dagon dans cette même ville d'Echdod* (1).

L'arche du Dieu israélite, tombée au pouvoir des Philistins, ayant été déposée par ceux-ci dans le temple de Dagon, on trouva le lendemain Dagon renversé devant l'arche et sa tête et ses mains *coupées* sur le seuil du sanctuaire. Dagon figure encore ici dans son rôle traditionnel de vaincu (2).

recueilli sur les lieux mêmes une bizarre tradition des habitants, qui explique le nom de la ville par *Sidder-roum*, « le *Sidd* (?) des Grecs », ce qui prouve au moins qu'ils ont la notion, dans ce mot, de l'existence de la racine *Sadd*, *Sadad*.

(1) Il faut également comparer le fameux passage d'Isaïe qui semble avoir servi de modèle aux peintures apocalyptiques du combat séculaire étudié par nous; nous y voyons au jour (du jugement dernier) *Jéhovah avec son épée dure, grande et puissante châtiant (sur) Léviathan le reptile qui fuit, Léviathan le reptile tor-tueux, et tuant le dragon qui est dans la mer*. Que de remarques n'y aurait-il pas à faire sur ce texte! l'épée de Jéhovah appelée *herab* (la *harbé* du Jésus musulman et la *harpé* grecque); Léviathan dont l'identification avec le *crocodile* est depuis longtemps démontrée, et qui est appelé dans les Septante soit *δράκων*, soit *μέγα κήτος*; le monstre *fuyant* comme dans la scène d'Horus; le mot *tannin* (le *dragon*), employé encore aujourd'hui par la tradition arabe pour désigner le monstre marin tué par saint Georges, etc. Notons que Léviathan est tantôt considéré par les anciens interprètes comme le *crocodile*, tantôt comme un *animal marin*; nous avons entre ces deux oscillations de la légende le moyen de passer du *Typhon-crocodile* au *Dagon-poisson*.

Jéhovah apparaît non-seulement armé du *herab*, mais aussi de l'*arc* et des *flèches* et du *chebet* (*hasta pura* et également *hasta* à pointe); il fend les airs à cheval sur le *keroub* (*γρόψ, γρουπός*); la *fumée* et le *feu* sortent de sa bouche et de ses narines; le *tonnerre* est sa *voix*, etc.

(2) Voici ce qu'est devenu cet épisode dans les traditions musulmanes: les Philistins s'étant emparés de l'arche résolurent de l'*ensevelir sous du fumier*, mais ils n'y réussirent pas et des anges la reportèrent au camp israélite. Suivant un autre récit, les Philistins auraient jeté l'arche *sur un fumier*; d'autres disent qu'ils l'avaient placée dans le *temple de leurs idoles* et qu'ils la retrouvèrent *sur les idoles jetées à terre*. L'intention d'assimiler le *fumier aux idoles*, c'est-à-dire à *Dagon*, est marquée avec trop d'insistance pour être révoquée en doute. Or *Dadjdjal* a entre autres sens celui de *fumier*; les musulmans ayant incontestablement en vue, dans cette légende d'origine biblique, le Dagon philistin, le rapprochement que j'ai proposé de faire entre le *Dadjdjal* et *Dagon* en acquiert une nouvelle force. Cela n'empêche pas qu'il ait pu y avoir un certain contact légendaire entre ce fait et celui de la *Sakhra* ou *Roche-Sainte* de Jérusalem, *recouverte par les chrétiens d'un tas de fumier* au dire des musulmans. La conception des idoles comme du *fumier*, *Zebel*, est courante chez les écrivains juifs, et l'on a proposé d'expliquer dans ce sens le *Beelzebul* des Évangiles.

IX

J'écarte systématiquement de cette esquisse des aperçus qui m'entraîneraient beaucoup trop loin, sur les légendes d'Hercule et d'Hésione (1), de Cadmus, de Jason, etc., qui ont cependant des affinités

(1) Comme Jonas (dont la légende populaire a confondu sur la côte de Syrie le souvenir avec celui de Persée, ainsi que l'a bien fait voir M. Renan), Hercule est avalé par le monstre marin qui va dévorer Hésione; le dieu demeure pendant trois jours dans le ventre de la bête et il y perd tous ses cheveux. On a proposé de cette bizarre calvitie des explications astronomiques plus ou moins ingénieuses; ne serait-ce pas le lieu de rappeler que Héraklès (Ἡρακλῆς) ne prit ce nom que sur l'ordre de la Pythie, qu'il s'appelait (*sic!*) antérieurement Ἀλκαῖος (cf. Περσαῖος variante de Πέρσης et doublet de Περσεύς)?

Personne ne nie le caractère franchement phénicien d'une grande partie du mythe d'Héraklès; nous sommes donc quelque peu en droit de demander aux langues sémitiques, sinon l'origine, du moins une explication du nom Ἀλκαῖος, comme on l'a déjà tenté pour Ἡρακλῆς lui-même: or que voyons-nous? En hébreu *halag* veut dire *chauve*; *helqah*, *calvitie*, de la racine חלק; la suppression du *khet* initial dans la transcription grecque Ἀλκαῖος et son remplacement par le simple esprit doux est tout ce qu'il y a de plus correct (p. ex. Ἀννθάς de Hannibal, le Jupiter Ἄλδος ou Ἀλδήμιος de Gaza = חלד et חלרר, etc.; cf. le nom juif presque identique de Ἄλκιος que j'ai trouvé dans un sépulcre de Lydda et à Gezer, et qui correspond à חלקיה = Χελκίας et Ἐλκίας des Septante et de Josèphe). L'histoire de la *calvitie* d'Hercule n'a peut-être pas d'autre origine que le besoin d'expliquer un des sens *apparents* de Ἀλκαῖος (= quelque chose comme חלקי), nom, surnom ou épithète de Héraklès.

Cette explication ne serait d'ailleurs pas incompatible avec celle d'Ἀλκαῖος par ἀλκή; si même la philologie classique renonce à analyser le nom d'Héraklès, il sera peut-être possible d'y chercher quelque combinaison de *Her* (Horus) et de Ἀλκ[αῖος] interverti. La mère d'Hercule était *Alkénéa*.

Ce qui achève à mes yeux de juxtaposer à Persée Hercule combattant (dès Homère) le monstre marin, c'est l'existence d'un Ἀλκαῖος fils de Persée et d'Andromède: encore une de ces parentés qui ne sont qu'une identité déguisée! L'Hercule argien, l'Hercule fondateur de Tarse, l'Hercule dans le temple de qui brûlait un feu éternel, semble aussi passablement marcher sur les brisées de notre héros. Constatons à ce propos les affinités géographiques et mythologiques qui existent entre Jaffa et Tarse: Persée fondateur de Tarse combat à Jaffa; Jonas se rend de Jaffa à Tarse. Le lien est plus lâche, mais cependant parallèle, pour saint Georges, qui appartient à la fois à Lydda et à la Cappadoce. Cf. aussi la symétrie des frères Kilix et Phœnix (= Phineus de Jaffa). Le Dadjdjal doit renverser toutes les villes excepté quatre: la Mecque, Médine, Jérusalem et *Tarsous*! Il est vrai que d'autres textes portent *Tour*, au lieu de *Tarsous*; mais même si la bonne leçon est *Tour*, l'erreur (si erreur il y a) indique une telle préoccupation, qu'elle est tout aussi significative pour nous.

notables et depuis longtemps reconnues avec celle qui m'occupe (1).

Je dois dire toutefois un mot de la légende de Bellérophon, qu'on croirait par moment calquée sur celle de Persée; elle a d'ailleurs été classée avec raison dans le cycle de l'Apollon lycien.

La légende de Bellérophon est surtout importante pour nous à cause du rôle qu'y joue *le cheval*. Bellérophon, qui portait primitivement le nom d'*Hippoнос*, est toujours à *cheval* dans son combat contre la Chimère, qu'il tue soit avec *l'épée*, soit avec *la lance*, soit avec *l'arc* (2).

Persée, au contraire, qui cependant fait naître Pégase en tranchant la tête de Méduse, qui l'enfourche même immédiatement après cet exploit (3), ne semble pas s'en servir dans son combat contre le dragon. On dirait qu'il y a eu dans la légende ultérieure une espèce de croisement des deux mythes grecs (4), de sorte que, par moment,

(1) A côté d'Apollon vainqueur des monstres Delphiné et Python, nous voyons Zeus combattre Typhon avec *la harpe*, c'est-à-dire l'ennemi spécial d'Horus avec l'arme de Persée.

(2) Nous retrouvons là encore les trois armes de Reseph, attributs respectifs d'Horus, d'Apollon et de Persée, ainsi que de Zeus se substituant à lui, dans le combat contre Typhon.

(3) Métopes de Sélionte. Cf. *ἰππότα Περσεύς* d'Hésiode.

(4) Qui peuvent s'être développés d'une façon indépendante, ou bien être issus des deux états différents de la légende d'Horus combattant ou à pied ou à cheval : cette dernière variante, bien que nous n'en possédions jusqu'ici qu'un spécimen unique et de basse époque, peut être beaucoup plus ancienne, et être, par exemple, le résultat d'une influence sémitique réagissant sur le mythe égyptien : nous aurions ainsi dans notre monument un véritable *Horus-Reseph*, exactement comme nous avons déjà un *Set-Baal*.

Bellérophon (cf. *Bel* tuant le lion ailé) tue non-seulement la Chimère, mais aussi un *sanglier* (Plutarque), exactement comme le Jésus musulman, doublure de saint Georges, tue le Dadjdjal et le *sanglier*.

De même que Bellérophon se lie à Persée-Horus, de même la Chimère se lie symétriquement à Typhon dont elle est la fille (sa mère est *Echidna tuée par Hercule dans des conditions semblables*); Typhon, Echidna, la Chimère, forment donc une famille homogène. Au sujet de l'origine tant controversée du nom de la Chimère, il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler que *l'âne* (en hébreu *hamor*, en arabe *himar*) est le principal emblème de Typhon, c'est-à-dire de l'adversaire de Persée et de Bellérophon, du père de la Chimère. C'est monté sur un *âne* que Typhon, après sa défaite, s'enfuit pendant *sept jours*; ensuite il devient père de *Hierosolymos* et de *Ioudaios*. Voilà, soit dit en passant, qui est tout à fait palestinien et nous ramène en plein au Dadjdjal de Lydda et à sa monture.

L'hydre, tuée également par Hercule, est strictement parallèle à la Chimère, étant comme elle *fille de Typhon et d'Echidna*. Je pense qu'on retrouverait facilement les prototypes de ces divers monstres dans les *alliés* du Set égyptien qui l'assistent dans sa lutte contre Osiris et Horus; cette famille typhonienne est très-riche : le chien

Bellérophon répondrait plutôt à saint Georges (1) et Persée à saint Michel.

Il me faut encore réserver cette grosse question. Je puis toutefois faire observer dès maintenant : 1° que le nom de *Perseus* retranscrit dans les langues sémitiques, ou même l'interversion directe de *Reseph* dans ces mêmes langues, nous donne *Paras*, qui veut dire cheval et *cavalier* : רשף = פרש (2); 2° que saint Georges étant, comme nous l'avons vu, complètement identifié par les Arabes de Syrie avec Elias et Aly, une légende bédouine recueillie par moi donne à Aly— et par conséquent à saint Georges,— comme monture, le *cheval ailé Maïmoûn* (3).

X

Je ne saurais passer entièrement sous silence une nouvelle complication très-bizarre, qui se déclare de bonne heure dans ce mythe déjà si compliqué, et qui l'accompagne jusque dans ses plus récents développements.

C'est un *symbolisme agricole* dont je ne prétends en aucune façon déterminer l'origine et dont la trace la plus ancienne (4), sinon le point de départ, se retrouve dans la double signification du mot hébreu *Dagon*, qui veut dire à la fois *blé* et *poisson* (5).

Orthros, Cerbère, le Sphinx, le dragon des Hespérides, le dragon de Colchide, Scylla, la Gorgone, l'aigle bourreau de Prométhée, le lion de Némée, etc., lui appartiennent également, étant aussi la progéniture de Typhon et d'Echidna.

(1) Bellérophon apparaît souvent dans l'iconographie hellénique avec la *tête nimbée*.

(2) On sait que plusieurs philologues considèrent ce mot comme non sémitique, et qu'on a déjà proposé d'expliquer Περσεύς par l'ancien perse *Pârça* et le sanscrit, *Parasah*, cheval. Bochart était déjà frappé de ce rapport de *Perseus* et *Paras*, cavalier.

(3) Maïmoûn est dans la légende arabe l'exact équivalent de Pégase; Pégase est quelquefois la monture de Zeus Keraunios, dont nous avons rappelé l'assimilation très-plausible à Reseph Khes. C'est sur un *cheval de feu*, et non sur un char, qu'Élias-Élie est monté au ciel suivant quelques musulmans. Pégase a été plusieurs fois interprété, dans certaines de ses fonctions, comme l'image du *vaisseau* (?); d'un autre côté, Horus combattant Set est souvent monté sur une barque.

(4) Le triomphe d'Osiris (*fondateur de l'agriculture*) sur les alliés de Typhon était en Égypte l'objet d'une fête agricole consacrant le *fumage de la terre par le sang*; nous verrons tout à l'heure que Khidhr, le Saint Georges syrien, confine à Osiris aussi bien qu'à Horus.

(5) Cf. l'Erichthonios, moitié monstre, moitié homme (comme Dagon), qui personnifiait chez les Grecs la fécondité de la terre et le germe même qui y était déposé.

Cette idée persistante se traduit, entre autres, par les particularités suivantes :

En Égypte, Persée apparaissait fréquemment aux Chemmites et ces apparitions étaient l'annonce de la fécondité pour l'Égypte (1).

Sanchoniathon explique Dagon par Σκῶν, qui rappelle de bien près Σκῶ, surnom de Déméter; il en fait un *Zeus Arotrios* et lui attribue l'invention du blé et de la charrue.

Le Jupiter adoré à Lydda-Diospolis (2) semble avoir été un *Zeus Arotrios*, *Arouaios* ou *Georgos*; la tête de Jupiter Sérapis (3) sur les monnaies de cette ville est accompagnée de celle de Cérès.

Le Baal de la ville de Tarse, dont tantôt *Persée*, tantôt *Triptolème* passait pour le fondateur, est représenté sur les monnaies phéniciennes de cette ville tenant des épis et des raisins (une fois même il est, comme Zeus, accompagné de l'aigle) (4).

Le nom de Γεώργιος (5), dérivé de γεωργός, indique suffisamment une préoccupation des choses agricoles; le saint subit, entre autres, un supplice qui rappelle la meule.

(1) A cette superstition caractéristique était jointe la tradition du *soulier de Persée* grand de deux coudées. Cela rappelle la fertilité que Khidhr fait naître *sous ses pas*; le Saint Georges de la légende et Khidhr ont de plus la faculté d'*apparaître souvent* aux mortels.

(2) On a déjà remarqué (M. Grove) que, par une curieuse coïncidence, une des trois Diospolis d'Égypte (dans le Delta : la Diospolis de Sebennys de Strabon) portait aujourd'hui le nom de Lydda comme la Diospolis de Palestine; ce rapport n'est peut-être pas étranger à la fixation à la Lydda de Palestine d'une légende manipulée en Égypte; cf. la Byblos égyptienne du Delta, à côté de la Byblos phénicienne où le mythe d'Osiris va se poser de préférence. C'est le même cas pour *On-Heliopolis*, etc. Ces répliques onomastiques entre l'Égypte et la Syrie sont, à mon sens, extrêmement importantes : il semble qu'on ait fait à une certaine époque une Syrie artificielle à l'image de l'Égypte (comme le Nouveau-Monde à l'image de l'Europe); cela peut au moins servir à marquer dans quel sens s'est dirigé le courant des influences.

(3) Il y aurait des observations considérables à faire sur les rapports possibles (rapports de confusion) entre *Sarapis*, désigné parfois comme le fondateur d'*Argos*, *Persée*, *Reseph*, et les *Seraphim*. Les Septante, dans le passage des *Chroniques* cité plus haut, transposent déjà le nom de Reseph en ΣΑΡΑΦ. On a des représentations de Sérapis à cheval; on connaît l'inscription dédiée à sa parèdre : *Isidi fructiferæ*, avec l'empreinte de deux pieds. Sarapis = Dionysos = Arsaphès.

(4) Il y aurait lieu de soumettre à une révision attentive les monnaies autonomes de Tarse et de certaines villes de Chypre et de Phénicie, dont certains revers semblent revenir tout autant à Reseph-Persée qu'à Hercule. Cf. surtout le cavalier des monnaies de Tarse.

(5) On peut comparer, pour la forme, Θαλάσσιος, qui est, en même temps qu'un nom propre d'homme, le surnom du *démon de la mer*, Glaukos; on appelait même cette divinité ὁ Θαλάσσιος tout court.

Le nom arabe de saint Georges, *Khidhr*, veut dire *vert, verdoyant*, parce que partout où Khidhr mettait le pied ou s'asseyait, la terre se couvrait de *verdure* (1).

Enfin, — et j'accorde à ce renseignement une très-sérieuse importance, — un vieux géographe arabe musulman, né en Palestine, Moqaddesy, nous apprend que le *signal des semailles* était donné dans son pays par la *grande fête annuelle de Lydda*, c'est-à-dire la *fête de saint Georges*, qui se célèbre invariablement le 23 avril (2).

Il y aurait aussi beaucoup à dire sur une espèce de pivotement qui s'est produit dans notre cycle mythique; il a, pour ainsi dire, tourné de 180°, en ce sens que les deux divinités rivales ont été diamétralement transposées et que l'adoration s'adresse au vaincu, au martyr jouant lui-même par moment le rôle du vainqueur. La mythologie grecque nous fournit de ces cas de rotation, des exemples de dieux s'assimilant aux êtres dont ils ont triomphé: chez les Égyptiens, *Set-Typhon remplaçait complètement Horus* dans certaines régions (3).

Ce qu'il y a de plus surprenant c'est que ces deux états de la légende semblent être représentés par une *même individualité*, par ce Khidhr énigmatique, qui équivaut d'une part à saint Georges, Horus, Persée, et de l'autre s'affilie au groupe *typhonien* et maritime. Ces deux conceptions radicalement opposées sont venues se confondre sous un même nom (on a déjà comparé Γοργώ et Γεώργιος); j'essayerai de faire comprendre tout à l'heure qu'il y a bien autre chose encore dans Khidhr, et qu'à côté de ce dualisme contradictoire résumé en lui, il reste à en dégager d'autres éléments encore plus hétérogènes.

(3) Cf. Χλόη, la verte, surnom de Déméter; *Dagon-Siton* est donc à *Déméter-Sito* comme *Khidhr-le-Vert* est à *Déméter-Chloé*. Élias, — adéquat à Khidhr pour les musulmans, — a le pouvoir de faire cesser la pluie et d'amener la famine, mais il a aussi celui de faire pousser le blé et l'herbe. Le Mehdi, qui est opposé directement au Dadjdjâl dans la tradition musulmane relative au jugement dernier, a aussi un rôle de fécondation: « Pour lui Dieu versera la pluie, la terre produira ses plantes; donnera de l'argent en masse; les troupeaux seront nombreux et la population deviendra énorme. » (Ibn Khaldoun, trad. de M. de Slane.) Avec cette période de sept ou huit années de fécondité, font contraste les sept années *dadjdjaliennes*. (cf. les sept jours de la fuite de Typhon). L'apparition du Mehdi et de Jésus sera précédée de celle d'êtres analogues, *El-Hârith* (= le *labourneur*; cf. Γεώργιος) et *El-Mansour* (= le *victorieux*; cf. τροπαιόφορος, surnom de saint Georges dans le rituel grec).

(2) Cette date est importante et pourrait donner lieu à de nouveaux rapprochements que j'ometts pour abrégé.

(3) Et à certaines époques. Set était très-vénéré sous les XVIII^e, XIX^e et XX^e dynasties. Identifié avec Sutekh-Baal, il était une divinité solaire adéquate à Horus, et combattait comme lui des monstres, par exemple le serpent Apep.

J'aurai pour cela à interroger fréquemment la tradition arabe, dont on aurait grand tort de faire systématiquement fi, car bien souvent elle parle, — mal, je veux bien, — mais enfin elle parle là où les autres sont muettes (1).

XI

Khidhr, apparenté, comme nous venons de le voir, aux divinités telluriques, semble en effet se rattacher encore plus étroitement peut-être aux divinités marines. De même qu'il touche à la Déméter-Chloé (et au Dagon-Siton), de même il confine au *Glaukos* hellénique dont le mythe se superpose à la légende de Khidhr avec d'extraordinaires coïncidences.

Glaukos, scindé en plusieurs personnages, apparaît comme un pêcheur d'Anthédon (2); il est le génie de la mer par excellence, le

(1) Qu'on me permette de citer ici, quoique cela n'ait pas un rapport immédiat avec notre sujet, un fait qui montre bien que l'on peut recueillir dans les légendes musulmanes de curieux échos du passé. Je ne prétends point soutenir, bien entendu, que ces échos réfléchissent directement et totalement l'antiquité; ce sont la plupart du temps des répercussions secondaires ou tertiaires, considérablement affaiblies et déformées par les milieux peu fidèles qu'elles traversent; mais il n'est pas indifférent de noter, aussi faible qu'elle soit, la dernière vibration d'un son initial.

Dans le traité d'Isis et d'Osiris, Typhon voulant se débarrasser de son frère Osiris imagine le stratagème suivant : Après avoir pris secrètement la mesure de son frère, il fait faire un coffre (caisse à momie, *λάρνάξ*) élégamment orné et juste de la taille d'Osiris; puis il fait apporter ce coffre dans un festin, disant qu'il appartiendra à la personne qui pourra s'y coucher. Tous les convives l'essayent, mais en vain; Osiris s'y met et le trouve juste de sa taille : aussitôt Typhon et ses complices se précipitent sur le coffre, y adaptent le couvercle, le clouent et le scellent. Alors commencent les péripéties bien connues du coffre jeté dans le Nil, des recherches d'Isis, etc.

Ce guet-apens semble avoir servi de modèle à la manière dont les musulmans racontent (évidemment d'après des traditions talmudiques) la mort d'Aaron. L'ange Gabriel dit à Moïse et à Aaron de le suivre; il les mène jusqu'au mont Hor (où l'on montre aujourd'hui le *maqâm* d'Aaron). Là ils entrent dans une caverne et y voient un lit (funéraire, ou un sarcophage) d'or richement travaillé, avec cette inscription en hébreu : *Ce lit est pour celui à la taille de qui il a été fait*. Moïse s'y étend, mais la couche est trop petite; Aaron s'y étend à son tour et la trouve juste de mesure. Aussitôt survient l'ange de la mort qui s'empare de son âme. Les Israélites accusent ensuite Moïse d'avoir tué son frère (comme Typhon a tué le sien).

Un stratagème analogue est employé plus tard par les anges pour s'emparer, toujours par la même surprise, de l'âme de Moïse.

On dirait par moment qu'on a mis cette histoire au compte d'Aaron à cause de quelque rapprochement arbitraire entre *Aharon* et *haron* (אהרן, ארון), *caisse à momie*, arche, etc.

(2) En Béotie; cf. l'*Anthédon* syrienne, près de Gaza.

Θαλάσσιος. Suidas dit que quand un orage éclatait on s'adressait à lui en criant : ἔξω Γλαῦκε! Il est surnommé *Pontios* et est fils de *Poseidon*, d'*Anthedon* ou de *Polybos*. Son nom sert d'épithète au dieu marin *Triton*. On disait proverbialement de lui : *Glaukos* qui mange de l'herbe habite dans la mer. Chaque année, accompagné des animaux marins (κῆρτσι), il fait une tournée d'inspection dans la Méditerranée, visitant les côtes et les îles, et prophétisant, invisible, en langage éolique, tout ce qui doit arriver de mauvais. Dans l'expédition des Argonautes, son rôle prophétique est nettement accusé.

Il est le prophète de *Nereus*, le dieu véridique.

Strabon en fait tout simplement un monstre marin et le qualifie de κῆτος.

Glaukos est immortel, c'est un δαίμων ἀθάνατος. On entend sa plainte éternelle, il crie qu'il ne peut mourir; il se lamente de cette immortalité, qu'il doit soit à une herbe divine qu'il a mangée, soit à une certaine source dans laquelle il s'est baigné.

Un autre *Glaukos*, différencié du premier par sa généalogie, nous fait passer de plain-pied dans le *mythe de Bellérophon* (1) dont il est le père; parfois *Bellérophon* est dit fils de *Poseidon*: *Glaukos* s'échangeant ici encore avec le dieu de la mer est donc bien toujours notre Θαλάσσιος (2).

Dans ce rôle, *Glaukos* revêt un caractère équestre et équivaut au *Poseidon Hippios* (cf. *Hipponoos*, nom primitif de *Bellérophon*); les chevaux de *Glaukos* le mirent en pièces (3). Il était l'objet d'un culte spécial sous le nom de Τραξίπιπος, l'épouvantail des chevaux.

Ce second *Glaukos* s'est dédoublé en un troisième, fils d'*Hippolochus*, descendant de *Bellérophon* et héros lycien de la guerre de Troie, dont le bouclier d'or protégea *Diomède* contre le dragon.

Proteus est dans Homère ce que *Nereus* (Ἄραψ Ἰλίως) est dans la légende d'*Hercule*, ce que *Glaukos* est dans celle des Argonautes,

(1) Ce qui nous fournit déjà une adhérence, *Bellérophon* faisant l'intérim de *Perseé* et par conséquent celui de saint *Georges-Khidhr*.

(2) *Sanchoniathon* rapproche, avec une évidente complaisance, Σιδών et Ποσειδών; dont il fait le frère et la sœur; or le *Zeus sidonien* porte le même surnom que *Glaukos*, θαλάσσιος, et *Thrasyllus* identifie expressément *Glaukos* avec *Melikertes*, qui ressemble fortement au *Melikarthos*, ou le *Melqarth*, dieu de Tyr. *Melikertes* qui se serait jeté dans l'Océan avec sa mère, était immortel; il était adoré à côté de *Poseidon* comme protecteur des marins; il se montre quelquefois comme l'éromène de *Glaukos*. L'histoire bizarre du *Glaukos*, fils de *Minos* et de *Pasiphaé*, qui périt dans un vase de miel, me semble inspirée par le désir d'expliquer Μέλι(+κέρτης).

(3) Cf. les cavales de *Diomède* et le contact de *Glaukos* avec *Diomède l'Argien*.

dit Pauly. Bien des traits qui les caractérisent individuellement leur sont donc communs : d'anciennes légendes font de Proteus un sage roi d'Égypte appelé Κέρας, un fils de Poseidon ; les hymnes orphiques lui attribuent les clefs de la mer. Il réside, entre autres lieux, dans l'île de *Pharos*, à une journée de marche du fleuve d'Égypte ou de la côte d'Égypte ; il est appelé pour cela Αἰγύπτιος. Il avait le don de prophétie, et quand on était parvenu à le saisir et à tirer de lui la vérité, il se replongeait dans la mer.

Comparons maintenant *Khidhr* à *Glaukos* (et partiellement à ses deux substituts). Son nom veut dire *vert* comme celui de *Glaukos* (1). Les musulmans croient que *Khidhr-Elias* ne constituent qu'un personnage, mais que le second est invoqué sur la terre, tandis que le premier est invoqué en mer (2). Ils parcourent incessamment, l'un la surface de la terre, l'autre la surface de la mer, et ils se rencontrent une fois l'an à Mina, aux environs de la Mecque, le jour de la

(1) Ce nom de *Glaukos*, qui n'est qu'une épithète, a été donné à divers fleuves et était porté par un des chevaux de Neptune. Il appartenait aussi, comme celui de Περσεύς, à une espèce de poisson. Cf. la *Delphiné* d'Apollon, et le *tunn* ou thon (*tannān*, *tinnān*) qui, pour les Arabes, est un *hout* ou cétacé, comme le poisson de Jonas (le dragon de Persée est quelquefois figuré comme un simple poisson) ; le *thon*, le grand poisson méditerranéen (consacré à Artémis!) tient, comme je le montrerai, une place considérable dans la mythologie ichthyomorphique des Phéniciens.

(2) Cf. le mot arabe *khodhāra*, la mer, de la même racine que *Khidhr*. Les marins arabes (?) de Beyrouth, à l'approche de la tempête, crient encore aujourd'hui *Ya Khidhr!* cf. Ἰέζω Γλαῦκος des Grecs. J'imagine que les matelots phéniciens invoquaient quelque chose de ce genre ; les traditions maritimes qui errent encore dans le bassin de la Méditerranée, et qu'il serait bien désirable de voir recueillir, doivent certainement beaucoup aux superstitions phéniciennes ; la Méditerranée, avant d'être un lac romain et un lac grec, fut un lac phénicien et le demeura longtemps : « vous admettez les médecins égyptiens, vous vous servez de timoniers phéniciens, κυβερνηταῖς χρῆσθε Φοίνιξιν » dit une lettre d'Anacharsis aux Athéniens. Un exemple : de nos jours encore les matelots méditerranéens, de toute race, sont convaincus qu'un moine montant à bord d'un navire lui porte malheur ; pour conjurer l'influence fatale, il faut, dès que l'on aperçoit le *jettator*, toucher le premier objet en fer qui vous tombe sous la main : le fer passait, dans l'antiquité, pour l'os de Typhon, c'est-à-dire du maître de la mer, du dieu qui apparaît dans Sanchoniathon flanqué de Pontos et de Nereus ; τὴν σιδηρεῖν λίθον ὁστέον Ὠρου, Τυφῶνος δὲ τὸν σίδηρον, rapporte Plutarque d'après Manéthon. L'aimant était par contre considéré comme l'os d'Horus, de l'antagoniste naturel de Typhon ; il était aussi appelé Ἡράκλειον, Ἡράκλεια λίθος, ce qui peut aussi bien signifier la pierre d'Hercule que la pierre d'Héraclée (cf. *Magnès* et *Magnésie*) ; et Hercule touche de très-près à Horus ou à Osiris. Sans aller jusqu'à faire un rapprochement étymologique entre *Her* et la première partie du nom d'Héraklès (la pierre d'Hercule serait alors la pierre d'Horus), on peut rappeler à ce propos que pour certains auteurs grecs Typhon, l'adversaire d'Horus, était un dieu phénicien qui passait pour avoir tué l'Hercule Tyrien, c'est-à-dire Melqart.

station des pèlerins : ils sont les protecteurs et les dieux tutélaires des voyageurs, Élias sur la terre et Khidhr sur la mer.

Le 23 avril, le jour de la Saint-Georges, était l'époque du départ de l'escadre ordinaire des Ottomans destinée à croiser dans l'Archipel.

Khidhr est le gardien des mers ; c'est à lui qu'incombe le soin de recueillir les noyés ; il lave leur corps et il prononce sur eux les prières obligatoires.

Khidhr est le plus savant des êtres (1) ; sa science dépasse même celle de Moïse ; on pourrait dire de lui comme du pasteur de Neptune :

Novit namque omnia vates

Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahantur.

Aussi Moïse, accompagné de Josué, se rend-il auprès de lui pour le consulter, exactement comme Ménélas et Aristée vont consulter Proteus le *Cæruleus* (cf. Hercule et Nereus).

Moïse, après la sortie d'Égypte, va chercher Khidhr soit au confluent des deux mers, soit dans « une île des îles de la mer » ; après diverses aventures, il finit par le trouver soit assis sur la pierre au bord de la mer, soit au milieu même de la mer (2).

Khidhr a subi chez les musulmans, entre autres assimilations, celle avec Jonas, qui est bien significative.

Voilà donc un Khidhr marin incontestable (3).

(1) Cf. *σοφός ὑπὲρ τὸν Ἡρώτῆα*. Proteus est ὁ Αἰγύπτιος σοφιστής.

(2) Cette histoire est racontée avec diverses variantes, dont quelques-unes sont du plus haut intérêt. Moïse et son compagnon ont pour guide un poisson qui se tient debout à la surface de l'eau ; à un certain moment il plonge dans la mer et les voyageurs en concluent que là doit demeurer Khidhr. Ils ne tardent pas, en effet, à voir une grotte (cf. la grotte de Proteus), au-dessus de la porte de laquelle est écrite la formule islamique : *Bismillah er-rahman er-rahim*. Ils y entrent et aperçoivent Khidhr sous la forme d'un homme, aussi jeune et aussi fort qu'un adolescent de dix-sept ans, mais ayant en même temps une barbe blanche qui lui tombe jusqu'aux pieds (Proteus-Nereus-Glaucos apparaissent toujours comme des vieillards : γέρων ἄλιος, grandævus Nereus, etc.).

Ce serait aussi le lieu de passer en revue les nombreuses légendes musulmanes relatives à des êtres marins fabuleux à formes humaines ; ce sont généralement des vieillards à barbe blanche, qui poussent des gémissements : tantôt c'est un poisson de la mer d'Égypte à forme humaine ; tantôt c'est le vieillard juif qui sort de la mer la nuit du sabbat ; tantôt le vieux de la mer (*cheikh el-bahr*), qui habite dans la mer de Syrie et dont l'apparition est un joyeux présage d'abondance. Qazwini, Damiri, etc., sont pleins de ces récits où se trouve mainte trace de l'influence grecque.

(3) Le Khidhr maritime se révèle encore nettement dans l'existence de nombreux *welis* ou sanctuaires musulmans placés sous son vocable et répandus tout le long de

Le Khidhr hippique, nouvelle face de Glaukos, est suffisamment indiqué par le cheval de saint Georges, patron des cavaliers, par le Maïmoun d'Ally, par le cheval de feu d'Élias. Il est d'ailleurs positivement question, dans les traditions musulmanes, de la jument (*faras*) de Khidhr.

Enfin Khidhr jouit comme Glaukos de l'immortalité, et il la doit à une pareille cause : il a mangé du fruit de l'arbre de la vie ou il a bu de l'eau de la source de la vie (1).

Le Khidhr marin rentre naturellement dans le domaine du Neptune phénicien, si magistralement déterminé par M. A. Maury ; mais alors nous nous retrouvons en face de la singularité signalée plus haut : ce Khidhr s'amorce à Dagon et peut devenir à son tour le vaincu du combat typhonien, en même temps que sous un autre aspect il en est le vainqueur (2) ; c'est, en un mot, à la fois Horus et Typhon.

XII

Khidhr est donc tout ensemble chthonien et neptunien (3). Il a en outre, comme équivalent immédiat de saint Georges et des personnages lumineux similaires, une troisième face complémentaire : il est *céleste*.

Il n'est peut-être pas inutile de faire observer à ce propos que

la côte syrienne; celui de Sarba est particulièrement fameux. Non-seulement les femmes stériles s'y rendent en pèlerinage, comme l'a remarqué M. Renan, mais encore les matelots arabes viennent y faire spécialement leurs dévotions.

(1) Dans l'iconographie byzantine, saint Georges à cheval, combattant le dragon, porte toujours en croupe une petite figure de femme tenant une amphore ; sur les représentations plus modernes, ce pastiche d'Hébé est devenu une manière de Gany-mède : la jeune fille est remplacée par un garçon parfois coiffé du fez ottoman !

(2) Il est très-remarquable que, dans la tradition musulmane pure, Khidhr n'apparaît pas directement comme vainqueur ; au contraire, *il est tué par le Dadjdjal*, tué à son tour par Jésus ; mais il ressuscite ensuite ; suivant d'autres, Jésus aide seulement le Mehdi à triompher du Dadjdjal. De même, chez les Grecs, Typhon commence par l'emporter sur Zeus, il lui arrache la harpe des mains, et il se rend maître de sa personne ; c'est Hermès qui délivre Zeus de la caverne où il était enseveli.

(3) Le goût populaire pour les assonances les plus risquées, qui nous a ménagé tant de surprises, n'a peut-être pas laissé échapper une nouvelle occasion de jouer sur le nom de Khidhr tout en restant dans le même ordre d'idées : Γῆωρ, l'eau (divinisée, une des huit puissances qui gouvernent le monde), et Ἰδρα, le monstre de Lerne tué par Hercule. La fortune faite par ce nom de *Khidhr* est peut-être justement due à tous ces miroitements phonétiques qu'il offrait.

dans certains cas Glaukos a une notable tendance à se rattacher à Apollon ; suivant Aristote, il habitait à *Délos*, où il rendait des oracles ; son *pouvoir prophétique* était *plus grand* que celui d'Apollon, qui sous ce rapport est appelé son *disciple*.

Comment cette idée du ciel s'est-elle confondue avec celle de la terre et de l'Océan ? Il serait aisé d'accumuler les explications pour rendre compte plus ou moins logiquement de cette triple conception symbolique ; on peut faire observer, par exemple, que le ciel est constamment perçu et décrit *comme vert* (!) *par les Orientaux* (1) ; qu'il n'est pas plus difficile de passer de l'image de la mer à celle du ciel — ou réciproquement — que du Varuna sanscrit à l'Ouranos hellénique (2), etc.

Mais la logique a si peu de choses à voir dans toutes ces combinaisons fabuleuses qu'il n'est pas besoin de recourir à de telles explications, quoiqu'on puisse leur y réserver cependant une certaine place.

Khidhr (3) est la terre, il est la mer, il est le ciel ; il est bien autre chose encore : cette individualité multiple et compliquée, où vient se perdre la fable du saint Georges apocryphe, est bien plus large que tout cela.

On peut dire — et nous avons vu que ce n'était pas une pure métaphore — que Khidhr est un véritable Protée. Il prend toutes les formes, ou plutôt, c'est comme un vase où la légende populaire aurait jeté les résidus de mythes de toute provenance. Cette hétérogénéité se trahit bien quand on voit Khidhr identifié à la fois avec saint Georges, Élie, Élisée, Pinehas, Jonas, Lot, Jérémie, etc. (4).

(1) *Khadhra*, « la verte » (même racine que *Khidhr* et *Khodhâra*), désigne le ciel.

(2) *Sérapis*, selon Macrobe, a le ciel pour tête, la mer pour pieds, la terre pour corps ; le soleil est son œil.

Horus est souvent le ciel même dans les conventions symboliques égyptiennes. Les musulmans disent expressément qu'Élias participe à la fois de la nature céleste et de la nature terrestre. M. Renan a noté en Phénicie une église consacrée à un Saint Georges surnommé *el-azraq*, le bleu.

(3) On pourrait justifier d'une autre manière les origines païennes de Khidhr, et faire la comparaison suivante : les cinq lieutenants du roi Djemchid, Yagouth, Sowa^c, Ya^couq, Wadd et Nasr, deviennent (*sic!*) des idoles, comme le reconnaissent les musulmans eux-mêmes ; or Khidhr joue un rôle tout à fait analogue : il est le *serasker* du fabuleux Alexandre Zoulqarnein ; il peut donc, par symétrie, prétendre à la même transformation, ou plutôt à la même origine.

(4) Khidhr porte encore les noms d'Aboul Abbas, d'Ahmed, de *Belia fils de Malkan*, etc. Ces deux derniers noms d'aspect bizarre pourraient bien masquer quelques appellations mythologiques grecque et phénicienne.

Il y aurait un intérêt majeur à reconstituer dans son ensemble, d'après les éléments arabes, l'histoire fabuleuse de ce personnage en qui se reflète comme en un microcosme grossier le monde mythologique syrien tout entier.

Khidhr est l'âme même, l'âme errante mais immortelle des vieilles religions sémitiques, s'incarnant dans tous les corps et les quittant avec une égale facilité.

Il faut donc s'attendre à rencontrer un peu de tout (1) dans cette espèce de *magma*, et il serait oiseux de vouloir rétablir, entre les éléments disparates et contradictoires qui le constituent, des transitions qui n'ont jamais existé. La seule méthode possible doit consister à dégager un à un les fragments dont il est formé, et à essayer de les classer suivant leurs origines diverses (2). Ce n'est pas dans une aussi rapide esquisse que je puis songer à entreprendre ce travail; je n'ai même pas à en fournir des indications, car cela m'éloignerait tout à fait de mon sujet, qui est seulement la légende sémitisée d'Horus et de Typhon, ou plutôt un épisode de cette légende; j'ai dû pénétrer, en le poursuivant, dans le complexe de Khidhr, où il tend à se perdre; mais je ne saurais m'y arrêter sans perdre de vue l'objet de cette recherche (3).

(1) Ainsi il n'est pas impossible que la légende de Khidhr, rapprochée de la Perse, comme nous l'avons vu, par différents traits fort précis, n'ait reçu un notable appoint iranien. Il est certain que Khidhr, par endroits, offre de remarquables analogies avec les deux amshaspands *Hourvatat* et *Amevatat*, le *saint immortel à qui appartient la croissance des plantes* (cf. l'arbre divin le *gakkerena* qui empêche de mourir celui qui en mange, etc.). Il y aurait à suivre de ce côté toute une nouvelle piste. Je me borne à l'indiquer pour aujourd'hui.

(2) Un exemple entre autres, bien fait pour montrer la nécessité d'une telle enquête: Un simple dictionnaire, le *Qamous turc*, nous dit que le *signe particulier de Khidhr consiste dans le médius et l'index réunis*. Qui ne reconnaît là le symbole égyptien dont les spécimens se comptent par dizaines dans nos musées et qui consiste en deux doigts accouplés, caractérisés par leur inégalité? Ces deux doigts, que l'on rencontre le plus souvent à l'intérieur des momies, n'ont pas encore reçu d'explication satisfaisante; ils devaient avoir un rôle dans les rites funéraires et il n'est pas impossible qu'ils aient quelque rapport avec *Osiris*, dont nous avons marqué les affinités particulières avec Khidhr. Je recommande ce point à l'attention des égyptologues. De très-anciens monuments chrétiens nous font voir la bénédiction par le *medius* et l'*index* de la main droite, à côté des deux autres modes: *pouce-index-médius* et *index-médius-auriculaire*.

(3) Au sujet de la partie de Khidhr qui correspond plus spécialement à saint Georges et à Horus, je signalerai un passage de Moqaddesy. L'auteur arabe, après avoir dit que c'est dans la Haute-Egypte, et particulièrement à Sardous, que l'on rencontre le plus de crocodiles, cite au nombre des *principaux* sanctuaires de l'Égypte le *Mesdjid de Khidhr auprès de Sardous*. Khidhr, l'héritier d'Horus, était-il

Parmi les divers rapprochements que nous venons de faire, il en est certes qui peuvent sembler fort aventureux, mais il ne faut pas oublier que dans ce genre d'opérations la théorie reste souvent comme hardiesse et invraisemblance bien au-dessous de la réalité. Nous assistons dans l'intérieur de la mythologie indo-européenne à de non moindres transformations et confusions. Les procédés humains sont les mêmes partout ; le fait de créer des fictions, de les combiner, de jouer avec les mots, c'est-à-dire avec les idées, comme fait un enfant d'un kaléidoscope, n'est pas le monopole d'une race, c'est un anthropisme.

Ce que nous entrevoyons de la mythologie sémitique nous fait même espérer que nous trouverons là, pour ce genre d'études, un terrain moins accidenté peut-être, mais plus ferme, plus circonscrit ; un horizon moins étendu, mais aussi moins brumeux ; des appuis chronologiques, géographiques, iconographiques, qui manquent aux fables ariennes pures ; des points fixes enfin, déterminés par l'intersection de traditions hétérogènes se recoupant sous des angles différents et dans des temps donnés.

La région la plus obscure et aussi la plus intéressante de ce domaine, jusqu'ici trop négligé, est assurément celle où a lieu la pénétration réciproque du monde oriental et du monde hellénique.

En résumé, en faisant, tout le premier, bon marché de plusieurs conjectures émises en passant dans cette ébauche, et insuffisamment justifiées jusqu'à présent, je ne désespère pas de voir accueillir favorablement quelques-unes des propositions qu'elle contient. Il ne faudrait pas considérer cet ensemble enchevêtré comme un fil, et croire que c'en est fait de sa continuité dès qu'il est rompu en un point ; c'est un tissu où cinq, six, dix mailles peuvent manquer sans que la solidité générale en soit sérieusement compromise.

Je m'estimerai heureux si l'on veut bien retenir de tout cela quelques résultats essentiels :

— Identité de Persée et du dieu phénicien Reseph, apparentés à Horus.

— Identité d'Andromède et d'Anat (à un degré de probabilité moindre).

invoqué là comme *protecteur contre le crocodile* ? L'est-il encore aujourd'hui ? Le fait vaudrait la peine d'être vérifié. En tout cas, Moqadessy dit que la frayeur des habitants de Sardous au sujet des crocodiles était proverbiale et qu'ils *craignaient l'eau même dans un seuu* (*gadous* allitération avec *Sardous*).

- Origine de la ville d'Arsouf, mentionnée sous le nom de Reseph dans la Bible, et ville du dieu Reseph.
- Souvenir de Dagon conservé dans le Dadjdjal musulman.
- Origine de la légende apocryphe de saint Georges.
- Caractère compliqué de l'être fabuleux désigné par les Syriens sous le nom de *Khidhr*, et répondant particulièrement au Glaukos hellénique et à une ancienne divinité maritime phénicienne.

XIII

Revenons encore pour un instant, après ce long détour, au bas-relief qui nous met en main d'une façon si inopinée les deux bouts de cette longue chaîne commençant à Horus pour finir à saint Georges.

Le costume militaire romain donné à Horus dans cette scène ne doit point nous surprendre. L'habitude de traiter ainsi à la romaine les anciens dieux de l'Égypte commence assez tôt; je n'en veux pour preuve que certaines monnaies des nomes égyptiens frappées sous Trajan, Hadrien, Antonin, Marc-Aurèle et Domitien (1), et particulièrement une monnaie d'Apollonopolis, la ville d'Horus, monnaie où ce dieu est figuré en costume militaire romain, tenant la haste de la main gauche. Il a une tête humaine, seulement l'épervier, dégagé de sa personne, se montre sous la forme de l'oiseau complet posé sur sa main droite.

J'ai dit en commençant que notre monument appartenait évidemment à une basse époque, plus basse, certes, que celles de ces monnaies; c'est ce qui fait, à mes yeux, une partie de sa valeur, car il descend assez pour toucher la légende de saint Georges. Je ne voudrais rien préciser à cet égard; je crois cependant qu'on pourrait, sans trop d'efforts, le ramener jusqu'au III^e, peut-être jusqu'au IV^e siècle, c'est-à-dire vers le temps même où les nuages de la fable ont l'air de s'être condensés et résolus sur la tête du saint Georges que nous révèlent les Actes apocryphes.

Le martyr du saint est placé sous Dioclétien; l'iconographie du combat de saint Georges contre le dragon, qui a pris ultérieurement une si considérable extension, remonte au moins à Constantin. L'empereur s'était fait représenter en personne dans le rôle d'adversaire du dragon. Ce fait, enregistré par Eusèbe, confirmé par la numismatique, est également attesté par les historiens orientaux qui men-

(1) Je dois ces renseignements à l'obligeance de M. Delaberge.

tionnent, parmi les statues d'airain de Constantinople, un cavalier armé d'une lance et perçant un serpent.

Notre monument peut donc appartenir à cette époque si trouble de fermentation religieuse, où flottaient les sectes dites gnostiques, derniers débris des mythologies orientales, et germes des hérésies nouvelles.

C'est certainement sous cette influence qu'ont été produites ces deux intailles d'hématite de la Bibliothèque nationale où l'on voit un cavalier perçant de sa lance un ennemi à terre, avec le nom de Salomon (1) et une allusion directe à l'Apocalypse par ces mots : σφραγίς Θεοῦ, le sceau de Dieu (2).

On pourrait également en rapprocher une autre intaille publiée par Lévy dans ses *Siegel u. Gemmen*, où l'ennemi est remplacé par le serpent, et qui est accompagné d'une légende nabatéenne (3), ainsi que d'autres monuments analogues.

Cependant il ne faudrait pas traiter un bas-relief relativement important, qui avait une destination architecturale évidente, comme de simples pierres gravées, où la fantaisie pour ainsi dire individuelle pouvait se donner carrière en se livrant aux plus arbitraires rapprochements. Il se peut néanmoins qu'il y ait à tenir compte dans notre monument soit de ce goût pour les combinaisons hybrides,

(1) L'intervention de Salomon dans cette scène ne doit point étonner outre mesure. Les légendes musulmanes, particulièrement persanes, admettent l'existence de 40 ou de 72 (cf. les 72 [!] *alliés* de Set et les *Eloim* *alliés* de Kronos) Salomons préadamites et leur prêtent des formes monstrueuses semblables à celles des dieux assyriens et égyptiens. Ces divers Salomons *luttaient de père en fils contre les démons*, et étaient armés de l'épée *flamboyante*, de la cuirasse et d'un bouclier qu'ils se transmettaient par héritage.

Le *British museum* possède également plusieurs exemplaires de cette scène, identiques pour le sujet et les inscriptions. Les légendes orientales prêtent à Salomon un *cheval ailé*.

(2) Un détail qui prouve jusqu'à l'évidence que la tradition musulmane relative au Dadjdjal s'inspire immédiatement de réminiscences apocalyptiques : Jésus après avoir tué le Dadjdjal (avec *trois pierres*, suivant une variante), doit tuer aussi les juifs ; les *pierres* et les *arbres* (*chadjar*, à cause de l'allitération avec *hadjar*) diront : *O croyant ! il y a sous moi un juif ! viens et tue-le*. L'Apocalypse nous montre les rois de la terre, les chefs, les puissants, etc., se cachant dans les cavernes et les rochers des montagnes, à la fin du monde, et disant *aux montagnes et aux rochers* (πέτραις) : *πέσετε ἐφ' ἡμᾶς καὶ κρύψετε ἡμᾶς ἀπὸ προσώπου τοῦ καθιζήμενου ἐπὶ τῷ θρόνῳ καὶ ἀπὸ τῆς ὀργῆς τοῦ ἁρνίου*.

(3) Le cavalier est nimbé comme Bellérophon et saint Georges. La même planche représente un *cavalier* combattant un quadrupède chimérique ; cette scène, qui rappelle tout à fait l'exploit de Bellérophon, est accompagnée d'une inscription *phénicienne*, assurément antérieure de plusieurs siècles à notre ère.

goût si répandu en Égypte et en Syrie — ces grandes manufactures de religions — avant la constitution officielle du christianisme ; soit de tendances païennes franchement hostiles au christianisme, telles que celles qui se sont fait jour sous Julien (1). Nous avons peut-être là, en un mot, autant un Horus fait à l'image d'un Saint Georges, qu'un Saint Georges fait à l'image d'un Horus. Je ne serais même qu'à moitié surpris si l'extrémité supérieure de la lance, malheureusement brisée, *s'était terminée par la croix* comme dans des représentations similaires (2).

Si l'on pouvait au moins établir l'existence dans ce bas-relief d'une sorte de revendication intentionnelle par le paganisme de certaines conceptions chrétiennes, il n'en posséderait qu'un intérêt de plus.

(1) Julien lui-même est représenté par les chrétiens comme le monstre tué par le cavalier divin.

(2) Cf. une intaille donnée par Montfaucon, IV, pl. 173.

NOTE ADDITIONNELLE

En me livrant à diverses recherches au *British Museum*, où j'avais été envoyé en mission par le Ministre de l'instruction publique, je viens de rencontrer un monument qui apporte aux conclusions de ma dernière note une prompte et intéressante confirmation.

Ce monument, dont je donne ci-joint la gravure, consiste en une statuette de bronze (de basse époque), haute d'un pied six pouces anglais, et représentant un *Horus hiéracocéphale en costume militaire romain*.

Le dieu est à pied, debout; sa tête d'oiseau est coiffée d'une espèce de kluft qui encadre la face et dont les deux bords retombent sur les clavicales. La cuirasse est retenue par deux pattes ou bretelles affectant une forme quadrangulaire. Les ptéryges de la jupe frangée s'arrêtent au-dessus du genou.

Autour du bras gauche, à moitié plié horizontalement, s'enroule un pan d'étoffe flottante appartenant probablement au paludamentum.

Le bras droit a disparu; il consistait en une pièce rapportée qui venait s'emboîter immédiatement au-dessous des ptéryges de l'épaule, dans une feuillure circulaire ménagée à dessein et très-visible.



A en juger par la position de l'épaule, le bras droit devait être plus haut que celui de gauche ; je pense qu'il était en même temps infléchi pour permettre à la main de tenir verticalement une lance qui a disparu avec le membre.

Les pieds sont chaussés de brodequins du type *endromis*, lacés sur le devant et laissant passer les orteils.

Tous ces détails caractérisent suffisamment l'uniforme du tribun militaire, à l'épée près, dont l'absence peut être le résultat d'un accident.

J'ai trouvé, dans les mêmes collections, deux fragments de ligurines, également en bronze, beaucoup plus petites, mais absolument analogues.

L'une, toujours avec le bras droit levé comme pour tenir une lance, est brisée juste au-dessous des ptéryges de la cuirasse.

L'autre, encore plus petite que la précédente, ne montre plus que la tête et les épaules du dieu avec les bretelles de la cuirasse.

Il est maintenant permis de conclure de la connaissance de ces quatre monuments similaires, que le bas-relief du Louvre n'est pas un fait isolé, mais que cette représentation d'Horus hiéracocéphale en officier romain devait être courante en Egypte après l'ère chrétienne.

L'on s'explique bien dès lors comment saint Georges, le grand saint égyptien, a pu se dégager sans effort d'un type iconographique aussi populaire.

Je me permets d'appeler l'attention des conservateurs des divers musées d'Europe sur l'existence de pareilles représentations, et je leur serais extrêmement reconnaissant s'ils voulaient bien me les signaler.

Il serait de la dernière importance de savoir l'exacte provenance de tels monuments, car l'on pourrait peut-être arriver ainsi à déterminer avec quelque précision le foyer même où s'est opérée cette curieuse fusion qui d'un dieu égyptien a fait un saint fabuleux.

Je profiterai de cette occasion pour noter quelques particularités qui peuvent être encore portées à l'actif de l'équation Khidhr = Typhon (marin) :

Il y avait dans le territoire d'Ephraïm un endroit appelé *Baal-Hasor* (où Absalon possédait des troupeaux et où fut tué Amnon).

Le mot *Hasor*, חסור, est de la même racine que *Khidhr* : חצר (cf. חצר, *herbe verte*).

La Vulgate transcrit ce nom de lieu : *Baalhasor*, et les versions grecques : Βελασώρ et Βεδλασώρ.

Or Josèphe substitue à ce mot celui de Βελλεσεφών, nom identique à celui d'un endroit d'Égypte voisin de la mer, etc., station des Israélites : *Baal-Sephon* (Βελλεσεφών des Septante).

Il remplace donc *Hasor* (*Khidhr*) par *Sephon*, צפון (Typhon) !

On peut toujours, il est vrai, mettre cette substitution au compte d'un copiste ; mais cette erreur, si erreur il y a, ne peut s'expliquer par une faute ordinaire ; elle est, en tout cas, issue d'une assimilation erronée dans l'espèce, si l'on veut, mais conforme à celle dont j'ai essayé d'établir l'existence.

Je crois aussi pouvoir relever une trace très-nette du nom et des fonctions de notre *Khidhr* marin dans un fragment de la cosmogonie des Pérates, secte hérétique dont les doctrines, mélange bizarre de christianisme et de paganisme sémitique, ont été étudiées avec beaucoup de soin par M. Ph. Berger, dans son travail sur les Ophites.

Ce fragment, qui nous a été conservé par l'auteur des *Philosophoumena* (Ed. Miller, pp. 128-129), est une citation textuelle d'un ouvrage pérate original, ce qui lui donne une valeur considérable.

Après nous avoir montré, à l'origine des choses, une première puissance (δύναμις) cosmique *Thalassa*, dont l'ignorance (ἀγνοσία) fit *Kronos*, et à l'image de qui (κατ' εἰκόνα) furent créés *Kepheus*, Prométhée et Japétos ; l'auteur inconnu de cette étrange genèse mentionne une autre puissance à qui est confiée la mer (θάλασσα).

Cette puissance est mâle et femelle (ἀρρενόθηλος) ; elle contient l'impétuosité des flots agités (? ἀναφοράν), leur fixe leurs limites, empêche leurs attaques, etc.

Elle a une fille typhonienne, gardienne fidèle des eaux aux formes multiples (θυγάτηρ τυφωνική πιστή φύλαξ ὑδατῶν παντοίων).

Elle s'appelle *Khorzar*, Χορζάρ, et l'ignorance lui a donné le nom de *Poséidón*, à l'image de qui furent faits *Glaukos*, *Melikertès*, *Iè* et *Nébroè* (?).

Nous voilà de nouveau en face de l'être marin dont nous avons essayé de saisir les aspects changeants ; nous le retrouvons avec les mêmes adhérences : *Poseidón*, *Glaukos*, *Melikertès*, *Typhon* ; les mêmes fonctions : gardien des mers ; et, ce qui est bien plus frappant que tout cela, avec un nom de physionomie non hellénique, un

nom inexpliqué jusqu'ici et qui ressemble singulièrement à celui de *Khidhr*.

Les personnes quelque peu familiarisées avec les langues sémitiques ne sauraient en effet manquer de voir au premier coup d'œil que les deux mots se correspondent presque littéralement.

A l'époque basse à laquelle nous avons affaire, le X est l'équivalent normal du *khet* ou du *kha* arabe; on a des exemples du *sad* hébreu rendu par un Z, et cette lettre convient particulièrement au *dhád* (Z emphatique) de *Khidhr*.

Les voyelles n'offrent aucune difficulté; elles sembleraient nous ramener spécialement vers la forme *Khodhara*, la mer, que j'ai déjà citée.

La seule objection qu'on puisse faire à ce rapprochement c'est la présence du premier ρ, qui est superflu.

On pourrait l'expliquer soit par une faute de copiste, bien excusable dans un mot d'allures si barbares, soit par cette circonstance que le nom aurait été puisé à la source perse où tout ce mythe, comme je l'ai montré, semble avoir trempé à un certain moment. Nous aurions alors peut-être dans cette forme hybride le résultat d'une espèce de réaction de *Haurvatat-Khordad*, l'Amshaspend, frère plus ou moins légitime du démiurge *Khidhr*.

Je me réserve de revenir sur cette question; je n'ai pas besoin de faire remarquer que cette conjecture peut réclamer, s'il y a lieu, le bénéfice de tous les rapprochements proposés avec le démiurge *Chousoros*, qui est la *Protè taxis*, l'*anoigeus*, ce qui nous rappelle notre *Protèus-Khidhr*, le *protogenes* qui a les clefs de la mer (1).

Nous entrons alors dans la série compliquée qu'a établie Movers, de *Chousoros*, *Chousarthis-Harmonia* et *Chrysaor*.

Movers rattachait tous ces êtres par le lien d'un nom emprunté à une racine חצר, absolument différente de חצר; dans quelle mesure convient-il de rejeter ou de maintenir l'hypothèse du savant allemand? C'est que j'examinerai une autre fois.

Quoi qu'il en soit, si *Chrysaor* doit être réellement affilié à *Chousor* et à *Chousarthis*, il est curieux de constater qu'il en diffère précisément comme *Khorzar de Khidhr*, par la superfétation d'un ρ.

Ce *Chrysaor* nous ramène droit à nos mythes de *Persée* et de *Glaukos*:

Chrysaor, le fils de *Méduse*, le frère de *Pégase*, a pour père soit *Poséidôn*, soit *Glaukos*.

(1) *Proteus*, comme *Khorzar*, est père d'une fille, *Eidothéa* ou *Théonoé*, qui apparaît ailleurs comme une *Océanide*, comme une sœur de *Cadmus*.

Le *Chrysor* de Sanchoniathon ne dément pas cette origine neptunienne, bien qu'il soit identifié par Philon de Biblos avec Héphaïstos : il est, avec son frère innomé, l'inventeur du *fer* (= le métal de Typhon), de *l'hameçon*, de *l'appât*, de *la ligne* et de *la barque* (cf. Glaukos qui est un pêcheur d'Anthédon); le premier des hommes il osa *naviguer*, ce qui lui valut après sa mort les honneurs divins (!) (1).

Nous avons des preuves positives que d'assez bonne heure le syncrétisme des sectes hérétiques sémitiques a sollicité le mythe de Persée (Reseph) dans le sens apocalyptique que j'ai indiqué.

L'auteur des *Philosophoumena*, passant en revue quelques superstitions astrologiques, nous en signale une qui voyait, dans Kepheus, Adam; dans Cassiopé, Eve; dans Andromède, l'âme (ψυχή) de ces deux personnages; quant à Persée, c'était le *Verbe* (Λόγον), le fils ailé de Jupiter (περιωπὸν Διὸς ἕγγονον), qui se précipitait pour délivrer Andromède exposée aux attaques du *ketos*, de la *bête insidieuse* (τὸ ἐπιβουλον θηρίον).

Le cavalier au cheval blanc de l'Apocalypse, dont nous avons vu la parenté avec le Jésus musulman et le Saint Georges de la tradition chrétienne, apparaît exactement dans le même rôle que ce Persée symbolique : il est le *Verbe de Dieu*, ὁ λόγος τοῦ Θεοῦ !

(1) « Il y a des gens, ajoute Philon de Byblos, qui attribuent à ses frères (?) l'invention des murs de briques. » Voilà qui est bien bizarre. N'y aurait-il pas dans ces murs quelque allusion à la racine à laquelle se rattachent le nom de *Khidhr* et probablement celui de *Chrysor* : ܟܝܨܪ, *circumvallavit, sepsit*?

Quant aux *briques*, dont le nom sémitique est *L'bena* (ittéralement *blanche*, cf. *Lebanon*), il ne serait pas absolument impossible que leur introduction dans cette énigmatique légende se rattachât au nom du *frère inconnu* de *Chrysor*. Je ne risque, bien entendu, cette hypothèse qu'avec la plus extrême méfiance, mais je ne puis cependant m'empêcher de faire remarquer combien nous nous rapprochons alors par cette voie de la déesse marine *Leukothéa-Ino*, la *déesse blanche* de la mer, dont le culte était répandu dans toute la Méditerranée (la *mer blanche* des Orientaux), et dont l'association antithétique avec un dieu *vert* posidonien serait bien naturelle; au lieu de deux frères nous aurions un frère et une sœur conjugués, représentant le double aspect de la mer.

Leukothéa a d'ailleurs des attaches phéniciennes très-étroites : elle est fille de *Kadmus* et mère de *Palémon-Mélikertès*. Or *Palémon-Mélikertès*, comme nous l'avons déjà vu, est ou Glaukos lui-même, ou son éromène! Nous voilà donc encore une fois retombés juste sur nos points de repère.

La *verge de fer* qu'il tient à la main (1) (cf. le *chebet* et la lance), la *flamme de feu* (φλόξ πυρός, Reseph) qui forme ses yeux ; les *nombreux diadèmes* qui couronnent sa tête (cf. la double couronne d'Horus) ; les *troupes célestes* qu'il *commande* (cf. le grade du tribun hiéracocéphale) ; l'épée acérée, ῥομφαία δῆξα, qui lui *sort de la bouche* (cf. le bec tranchant de l'épervier), sont autant de traits complétant ce tableau, qui semble peint d'après quelque modèle facile à reconstituer et dont les singularités apparentes s'expliquent ainsi à merveille.

Mais ce n'est pas tout. Le cavalier apocalyptique a pour *noms* (καλούμενος) : πιστός et ἀληθινός, le *fidèle*, le *sincère*, le *véridique* ; il doit juger et combattre dans l'*équité* (δικαιοσύνη).

Eh bien, nous avons dans la mythologie phénicienne un personnage qui porte exactement le même nom, c'est le Σούκ (2) de Sanchoniathon, mot que le texte grec traduit lui-même par δίκαιος, et qui n'est autre chose que l'hébreu *Sadoq* ou *Saddiq* (קִדְצָ, קִדְצָ), juste, équitable (en arabe, *sincère*, *véridique*, *fidèle*).

Ce Sydyk de Sanchoniathon, frère d'un certain *Misôr* (3), est le père des Dioscures, Cabires, Corybantes ou Samothraces (*sic*), qui trouvèrent la navigation (4), et particulièrement le père d'Asklépios, le *huitième* des Cabires, l'*Echmoun* phénicien, qu'il eut d'une Titanide ou d'une *Artémide*.

Cette paternité tend à rapprocher Sydyk à la fois de Zeus (5), le père des Dioscures (6) (cf. Ζεὺς δικαιοσύνης, πίστιος), et d'Apollon, le parèdre d'Artémis, le père d'Asklépios-Echmoun (par Coronis ou Arsinoé) ; cette bifurcation mythologique ne doit pas nous dérouter après tous les croisements que nous avons déjà rencontrés sur notre chemin.

L'aspect apollonien de (Horus) Sydyk concorde bien avec l'attitude du Πιστός apocalyptique et le rôle de la série à laquelle il appartient.

(1) Plus haut, le cavalier au *cheval blanc* est armé de l'*arc* ; plus loin, le fils de l'homme trônant sur les nues nous apparaît armé de la *harpé* ou faucille tranchante (δρέπανον δξύ) ; toujours les trois armes de Reseph.

(2) Variantes Σούκοκ, Σάδουκ, Σύδεκκ, Σέδεκ, Σάδουκοκ de Damascius.

(3) Sanchoniathon traduit Μισώρ par εὐλυτος ; il convient de comparer ce nom au Μίσιουρ que les *Philosophoumena* placent entre Triptolème (substitut de Persée à Tarse) et *Prazidikè* ; ce dernier nom (= Perséphonè) pourrait bien cacher *Sydyk*, dont la présence dans ces groupes mythiques serait fort naturelle.

(4) Invention attribuée tout à l'heure par le même auteur à Chrysaor.

(5) *Sedeq* est chez les rabbins le nom de la planète Jupiter !

(6) Comme le cavalier de l'Apocalypse, les Dioscures ont pour montures des *chevaux blancs* ; ils sont λευκόπωλοι. Le Saint Georges de l'iconographie byzantine est aussi sur un cheval blanc.

C'est encore la tradition arabe qui va nous éclairer, sinon sur les tenants, du moins sur les aboutissants de ce nouveau personnage, faisant son entrée sur la scène pour servir un moment de doublure à notre acteur principal.

La légende syrienne musulmane a conservé le souvenir d'un *Neby Sadtq* ou *Neby Siddiq* (1), qui appartient à la race de ces prophètes fabuleux, fils et héritiers des dieux sémitiques. Voici comment :

Le géographe arabe Moqaddesy consacre un chapitre aux montagnes saintes (*El-djibal ech-cherifé*) de la Palestine, qui était son pays natal.

L'on sait que les montagnes étaient adorées par certains groupes de Sémites comme de véritables dieux individuels. Tel était le cas, par exemple, pour le Casius, le Liban et l'Antiliban (2), le Carmel (3), etc.

Après les monts sacrés des Oliviers, du Djaulan, du Liban, Moqaddesy mentionne le *mont de Siddîqa* (4) situé entre Tyr, Qedes, Bannias et Sidon, et, suivant la variante d'un autre manuscrit, adjacent au Liban.

Nous sommes en pleine Phénicie.

Là se trouve le *tombeau* (quelque *Memnonium*) de Siddîqa, auprès duquel est une mosquée (*Mesdjid*) extrêmement vénérée et objet d'un grand pèlerinage annuel à la *Mi-Cha'bân*.

La légende dit que *le chien qui poursuit la bête fauve, lorsqu'il atteint la limite de ce sanctuaire, s'arrête.*

ان الكلب يعدو خلق الوحش فاذا بلغ ذلك الحد وقف

Or le sanctuaire de l'Apollon chypriote adoré à Curium, du Re-

(1) Le surnom de *Siddiq* est donné par les Arabes à divers personnages fameux : Joseph, Siméon, Abou-Bekr, etc. (cf. Osiris-Makheru, le *Véridique*).

(2) Le Casius, le Liban et l'Antiliban et le Brathy (? Thabor?) étaient, suivant Sanchoniathon, fils de Φῶς, de Ηῦρ et de Φλόξ, ce qui nous induirait, d'après ce que j'ai démontré sur l'origine mythologique de cette triade symbolique, à concevoir le Casius comme un *El*, le Liban et l'Antiliban comme un *Baal*, et l'incompréhensible *Brathy* comme un *Reseph*. La vérification partielle de cette conjecture vient de m'être apportée par une inscription phénicienne de la plus haute importance dédiée au *Baal-Liban* (*Lebanon*).

(3) « Ὀρος ἱερὸν Διὸς... — Carmelus; ita vocant montem deumque. — Oraculum Carmeli dei. » Aujourd'hui le *Carmel* est la montagne d'*Elie*, *Djebel Mar Elias*, confondu, comme nous l'avons vu, avec *El*.

(4) Intéressant archaïsme araméen de *Siddîq*. Cette montagne, qui paraît correspondre au *Djebel-Amila*, est parfaitement inconnue aux géographes modernes occidentaux ou orientaux. Elle semble, comme je le ferai voir dans une notice spéciale, comprendre au moins la région montagneuse du *Chaqtif*.

séph phénicien, jouissait, suivant Élien, du même privilège ! Les cerfs relancés trouvaient dans le bois sacré entourant le sanctuaire un refuge assuré contre les chiens, qui n'osaient y pénétrer à leur suite (1).

Cette prérogative apollonienne transférée à Neby Siddîqa confirme bien ce que j'ai dit de la nature du Sydyk de Sanchoniathon.

Mais voici qui accentue encore davantage ces rapports.

Un autre géographe arabe, Yaqout, parle d'un tombeau de Siddîq fils de Sâlêh (2), en en précisant mieux la position ; il le place à un village de *Palestine* (sic) qu'il appelle *Chadjara* (3), où l'on montre aussi une caverne où sont, d'après la légende locale, *quatre-vingts martyrs, Thamânîn Chahid* (4).

Les sanctuaires des *quarante martyrs* courent les rues en Syrie ; ceux des *quatre-vingts martyrs* sont plus rares et ce nombre exceptionnel nous cache quelque mystère. Ce mystère le voici :

Sydyk-Saddîq est le père des Dioscures ou Cabires, c'est-à-dire des *huit frères* dont Asklépios (Echmoun) complète le nombre : οὗ ἐπὶ Σοῦδῶν παῖδες Κάβειροι, καὶ ὀγδοὺς αὐτῶν ἀδελφὸς Ἀσκληπιός.

C'est ce nombre mythique de *huit, chemônè*, constituant le nom même d'Asklépios, *Echmoun*, qui est devenu nos *Thamânîn* ou *quatre-vingts martyrs* associés à Siddîq ; *thamânîn*, qui est d'ailleurs l'équivalent littéral du mot hébreu cité à l'instant, est suivant la règle sémitique formé tout simplement du *pluriel de huit* (= 80) : *thamân!* Cf. le dieu égyptien *Sesun*, le dieu *Huit*, qui pourrait bien être le *Sousim* ou *Sesum* des inscriptions phéniciennes.

Avons-nous affaire tout bonnement à un *pluriel* dit de *majesté*? L'esprit populaire a-t-il cédé à cette tentation qui lui permettait à l'aide d'une combinaison très-simple, — l'addition d'une désinence

(1) Élien assure gravement que des troupeaux de cerfs passaient à la nage de Syrie en Chypre ! Voilà des cerfs continentaux qui m'ont tout l'air d'avoir initié leurs confrères insulaires aux immunités mythologiques des sanctuaires d'Apollon.

(2) Ce prophète (le *bon*, le *vertueux*) célèbre dans l'Islam a dans beaucoup d'endroits, comme je le prouverai, pris la place d'Osiris et de ses congénères ; il a notamment à Saint-Jean-d'Acre ou Ptolémaïs, ville phénicienne par excellence, un sanctuaire renommé dont il passe pour le constructeur ; cf. le *Memnonium* célèbre de Ptolémaïs, et les *Sépulcres d'Osiris-Adonis*.

(3) *L'arbre*. Peut-être faut-il voir dans l'origine du nom de ce village quelque trace d'un bois sacré primitif analogue à celui de l'Apollon chypriote.

(4) Dans la même caverne serait enterré *Dihyat el-Kalby*. Ce personnage, compagnon de Mahomet, a des allures équivoques et qui sentent fortement la fable : l'ange Gabriel avait emprunté ses traits pour apparaître à Mahomet ; son tombeau était montré en divers lieux : dans la vallée de Chinâr, à Damas, au Caire, etc.

plurielle, — de passer à son chiffre favori de $40 + 40 = 80$? Est-ce enfin le mot *huit*, senti comme *chiffre*, ou comme *nom d'Echmoun*, qui a été l'objet de ce travestissement?

Il est délicat de se prononcer. Je croirais toutefois volontiers que les auteurs de ces naïves métamorphoses visaient principalement le nom même d'*Echmoun*, qui n'avait pas cependant perdu pour eux toute transparence étymologique, comme dans les *Arbaïn* ou les quarante martyrs ils avaient particulièrement en vue le nom du géant mythique *Arba'* ou *Arba'al* (?) (*l* finale = *n*), père des Anakites (1).

En voilà assez pour nous autoriser à faire au Sydyk de Sancho-niathon, à côté du Πιστός cavalier de l'Apocalypse, une place dans la grande famille des *Resephs* aussi nombreuse peut-être que celle des *Baals*.

(1) Peut-être le quatrième des Cabires? (cf. Ἀνακτες et *Anakim*).

N. B. A la page 49 il faut dans la phrase arabe rétablir le *kaf* et le *lam* dans le mot *kelb*, et remplacer par un *fë* le *ghain* qui précède *idha*.